

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach
(1723-1789)

(1768)

La contagion sacrée
OU
*Histoire naturelle
de la superstition*

OU

**Tableau des effets que les opinions religieuses
ont produit sur la terre.**

TOME PREMIER

Un document produit en version numérique par un bénévole
désireux de conserver l'anonymat
Courriel : phosphile@gmail.com

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par un bénévole désireux de conserver l'anonymat, phosphile@gmail.com, à partir de :

Paul Henri Thiry, baron d'Holbach (1723-1789)

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition 0U Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre. Tome I.

Paris: Hachette, 1972. Reproduction de l'édition de Londres: [s.n.], 1768. 2 tomes en 1 volume, X-169 p. Reproduction à partir d'un facsimilé de la Bibliothèque nationale de France. Une édition numérique réalisée par un bénévole, professeur d'université à la retraite, qui demande à conserver l'anonymat [[Anonyme 1](#)].



Notice à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k845181.notice>

Fichier image pdf à la BNF : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k845181>

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 mai 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

- [Chapitre I.](#) Origine de la Superstition ; la terreur en fut toujours la base.
- [Chapitre II.](#) Des différentes Religions ; il ne peut y en avoir de véritable. Des Révélations.
- [Chapitre III.](#) Toutes les Religions nous donnent des idées également contradictoires & sinistres de la Divinité. De l'Idolâtrie. Du Polythéisme, & du MONOTHÉISME, ou du dogme de l'unité de Dieu.
- [Chapitre IV.](#) Du Sacerdoce
- [Chapitre V.](#) De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal.
- [Chapitre VI.](#) Alliance de la Tyrannie & de la Superstition.
- [Chapitre VII.](#) De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Despotisme & la Superstition.
- [Chapitre VIII.](#) Des Guerres de Religion & Persécutions

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre I

Origine de la Superstition; la terreur en fut toujours la base

Primus in orbe Deos fecit timor.

[Retour à la table des matières](#)

L'HOMME n'est superstitieux que parce qu'il est craintif ; il ne craint que parce qu'il est ignorant.

Faute de connaître les forces de la nature il la suppose soumise à des Puissances invisibles, dont il croit dépendre, & qu'il s'imagine ou irritées contre lui ou favorables à son espèce. En conséquence il se figure des rapports entre ces Puissances & lui ; il se croit tantôt l'objet de leur colère & tantôt l'objet de leur tendresse ou de leur pitié ; son imagination travaille pour découvrir les moyens de les rendre propices ou de détourner leur fureur ; mais comme elle ne peut jamais lui montrer dans ces Dieux que des hommes exagérés, les rapports qu'il suppose entre ces êtres invisibles & lui-même sont toujours humains, & la conduite qu'il tient à leur égard est toujours empruntée de celle que tiennent les hommes, lorsqu'ils ont à traiter avec quelque être de leur espèce dont ils craignent la puissance ou dont ils veulent mériter la

faveur. Ces rapports & ces moyens une fois trouvés, l'homme se comporte envers son Dieu comme l'inférieur envers le supérieur, comme le sujet envers son souverain, comme le fils envers son père, comme l'esclave envers son maître, comme le faible envers celui dont il craint le caprice ou le pouvoir. D'après ces notions il se fait des règles, il se trace un plan de conduite, accommodé aux idées agréables ou terribles que son imagination, guidée par son tempérament & ses circonstances propres, lui donne, de l'être invisible duquel il croit dépendre. Ainsi son culte, c'est-à-dire le système de la conduite relativement à Dieu, est nécessairement conforme aux notions qu'il s'en est faites, de même que ce Dieu lui-même a été formé sur sa façon propre de sentir. Lorsque l'homme a souffert de grands maux, il se peint un Dieu terrible devant lequel il tremble, & son culte devient servile & peu sensé : lorsqu'il croit en avoir reçu des bienfaits, ou lorsqu'il s'imagine être en droit d'en attendre, il voit son Dieu sous des traits plus radoucis, & son culte devient moins abject. & moins déraisonnable. En un mot s'il craint son Dieu, il est capable de toutes sortes d'extravagances pour l'apaiser, parce qu'il le suppose vicieux, méchant, mal intentionné ; il a plus de confiance en lui & lui rend des hommages moins abjects d'après les Vertus & les bonnes qualités qu'il lui attribue ou qu'il désire trouver en lui, & d'après les faveurs qu'il croit en avoir reçus ou qu'il en attend pour la suite,

Tous les Cultes ou Systèmes Religieux de la terre sont fondés sur un Dieu qui s'irrite & qui s'apaise. Les hommes sont exposés à éprouver des calamités, & dans d'autres circonstances ils se trouvent dans une situation plus heureuse qu'ils attribuent également à cet Etre ; ainsi son idée frappe diversement leurs imaginations ; tantôt elle les effraye, les afflige & les jette dans le désespoir ; tantôt elle excite en eux l'admiration, la confiance & la reconnaissance ; en conséquence les cultes qu'ils rendirent à cet Etre se ressentirent des différentes passions ou manières dont ils furent affectés : Dieu, d'après les effets de la nature, parut tantôt terrible & tantôt aimable ; tantôt il fut l'objet des craintes & tantôt celui des espérances & de l'amour ; tantôt il fut un tyran redoutable pour ses esclaves, & tantôt il fut un père ten-

dre qui chérissait ses enfants. Comme la nature n'agit point d'une façon uniforme dans les effets que nous éprouvons de sa part, nul Dieu ne put avoir une conduite uniforme ou qui ne se démentît jamais ; le Dieu le plus méchant, le plus susceptible de colère, eut quelques bons moments ; le Dieu le plus rempli de bonté eut nécessairement des moments d'humeur dont les hommes se crurent les objets.

C'est dans, cette conduite changeante & peu soutenue de la Divinité, ou plutôt dans les variations de la nature, que nous devons chercher les causes des moyens si opposés, & souvent si bizarres & si contradictoires, que nous voyons employés dans les cultes divers, & souvent dans la même Religion ; nous trouvons les mortels tantôt occupés à rendre des actions de grâces, se livrant à la joie, témoignant leur gaieté par des fêtes riantes ; tantôt, & plus souvent encore, nous les voyons plongés dans la tristesse, n'osant lever leurs yeux vers le ciel, occupés d'expiations, de sacrifices, de cérémonies qui annoncent la consternation la plus profonde & des efforts pour apaiser le courroux de la Divinité. C'est ainsi que toutes les Religions du monde ne font qu'un mélange périodique & continu de pratiques qui nous décèlent les idées vacillantes que les hommes se sont faites des objets de leur culte.

C'est encore à la même cause que l'on doit assigner la diversité des opinions que les différents individus des mêmes sociétés, quoique sectateurs du même culte, se font & se feront toujours sur le Dieu qu'ils s'accordent à servir : les uns ne voient que le Dieu terrible, les autres ne voient que le Dieu bienfaisant ; les uns tremblent devant lui, les autres s'efforcent de l'aimer ; les uns se défient de lui, les autres ont en lui la confiance la plus entière. En un mot chacun dans ses idées suit son propre tempérament, ses préjugés, ses passions, ses circonstances, & tire des inductions avantageuses ou nuisibles pour lui-même ou pour les autres du système qu'il s'est fait sur son Dieu. L'un transi de frayeur gémit aux pieds de ses autels pour implorer sa pitié, l'autre lui montre une tendresse affectueuse & le remercie de ses bontés ; l'un se persuade que ce Dieu se plaît à tourmenter les humains & à les voir

dans les larmes ; en conséquence il s'afflige, il s'inquiète, il renonce aux plaisirs ; l'autre, moins pusillanime, se persuade qu'un Dieu bon ne peut désapprouver qu'on use de ses bienfaits : l'un croit son Dieu colère & toujours prêt à frapper, l'autre le voit plus indulgent & prêt à pardonner ; l'un plongé dans la mélancolie, le chagrin & les infirmités, s'occupe sans relâche de son Dieu désolant ; l'autre, plus gai, plus dissipé, plus distrait par des affaires, n'y songe que rarement & cesse bientôt d'y penser : que dis-je ! Dans le courant de sa vie, & même dans le courant de sa journée, le même homme n'a point constamment la même idée de son Dieu ; sa notion varie dans la santé, & dans la maladie, dans la prospérité & dans l'adversité, dans la sécurité & dans le péril, dans l'enfance, dans la jeunesse ou dans l'âge des passions, dans l'âge mûr, dans la vieillesse, Cette notion varie encore selon les états ; les personnes les plus exposées aux entreprises périlleuses sont communément les plus sujettes à la superstition. Le mal fait toujours sur l'homme des impressions bien plus fortes que le bien ; ainsi le Dieu méchant l'occupe bien plus que le Dieu bon. Voilà pourquoi l'on voit dominer une teinte lugubre & noire dans toutes les Religions du monde. En effet nous voyons partout la Religion disposer les mortels à la mélancolie, les rendre sérieux, les porter à fuir la joie & les plaisirs, & souvent leur faire embrasser le genre de vie le plus désagréable & le plus opposé à leur nature. Dans tous les climats de la terre nous apercevrons des preuves de cette vérité ; nous trouverons que le nom de Dieu rappelle partout à la tristesse ceux qui s'en occupent sérieusement, renouvelle sans cesse en eux le sentiment de la frayeur, & nourrit dans leurs âmes des dispositions sombres & chagrinantes.

Cela ne doit point nous surprendre ; ce sont des calamités qui ont partout fait songer aux Divinités & imaginer des moyens de les apaiser. L'homme est superstitieux parce qu'il est ignorant & timide : il n'est point de mortel qui n'éprouve des peines : il n'est point de nation qui n'ait essuyé des revers, des désastres, des infortunes ; on les prit toujours pour des marques de la colère du Ciel faute d'en connaî-

tre les causes naturelles ¹. Accoutumés à regarder les Dieux comme les auteurs de toutes choses, ce fut à eux que les peuples s'adressèrent pour faire cesser les maux qui les affligeaient. Ils se fournirent indistinctement & sans examen à tous les moyens qu'on leur présenta soit pour les rendre favorables soit pour écarter leur courroux : l'homme stupide & troublé est dans une incapacité totale de rien examiner. Ne soyons donc point étonnés si nous voyons partout la race humaine trembler sous des Dieux cruels, frissonner à leur idée, & pour les désarmer se soumettre à mille inventions dont le bon sens est indigné.

En effet sur quelque portion de notre globe que nous portions les yeux, nous voyons les peuples infectés de superstitions, conséquences de leurs craintes & de l'ignorance où ils sont des vraies causes de leurs maux. Leur imagination troublée leur fit adopter sans réflexion les cultes qu'on leur annonça comme les moyens les plus sûrs d'apaiser les Dieux, auxquels la fourberie imputa toujours les malheurs du genre humain, Tout homme qui souffre, qui tremble & qui ignore, est disposé à la crédulité ; privé de ressources en lui-même il donne sa confiance à quiconque lui paraît plus instruit & moins effrayé que lui ; il le regarde comme un être privilégié favorisé du ciel, capable de le consoler & de remédier à ses peines ².

Au milieu des nations consternées, souffrantes & dénuées d'expérience il se trouva des ambitieux, des enthousiastes ou des

¹ Nous voyons que chez les Grecs tous les Philosophes qui ont essayé d'expliquer les phénomènes de la nature, comme les tonnerres, les tempêtes, les calamités, etc., par des causes physiques, ont été traités d'impies, & haïs par le peuple, qui croyait que ces choses sont des signes de la colère des Dieux.

² Il est aisé de voir que le peuple Hébreu, si méprisé & si maltraité par les Egyptiens, dut être fort disposé à écouter Moïse qui lui promit de le délivrer, & qui dans cet espoir lui fit exécuter & croire tout ce qu'il voulut. Il paraît que. les Israélites étaient ou des Lépreux, des Eléphantiaques, des Forçats, ou des hommes vils, semblables à ceux qui composent encore aujourd'hui la dernière Tribu ou Caste chez les Indiens, & qui sont en horreur aux autres. La Religion Chrétienne fut pareillement embrassée dans son origine par la plus vile populace, qui crut que Jésus allait la délivrer & la mettre en honneur.

fourbes, qui profitant de l'ignorance alarmée de leurs concitoyens, firent tourner à leur profit leurs calamités, leurs craintes & leur stupidité, s'attirèrent leur confiance, parvinrent à les subjuguier, & leur firent adopter leurs Dieux, leurs opinions & leurs cultes. Un mortel plus intrépide, plus éclairé, plus rusé, ou d'une imagination plus vive, prend un, ascendant nécessaire sur celui qui est plus faible, plus timide & plus simple que lui ; l'espoir de trouver des ressources & d'adoucir la rigueur de son sort attache le malheureux à son guide, il s'adresse à lui comme l'on a recours au premier Charlatan dans les maladies désespérées. Celui qui souffre ou qui tremble croit tout, consent à tout, pourvu qu'on lui promette de soulager ses peines, qu'on fixe ses incertitudes, & qu'on lui fournisse des moyens de se soustraire aux malheurs qui l'affligent ou qu'il craint. Voilà pourquoi tout homme qui pâtit ou qui est dans l'inquiétude, est toujours disposé à se livrer à la superstition ; c'est, surtout au sein des calamités publiques que les peuples écoutent la voix des imposteurs qui leur promettent des remèdes ; c'est : lorsque les nations sont consternées que les Inspirés, les Prophètes & les Ministres des Dieux deviennent tout puissants ; ils triomphent toutes les fois que les hommes sont infirmes, affligés, mécontents & chagrins. Les maladies & les revers livrent chaque mortel à ceux qui lui parlent au nom de la Divinité ; c'est près du lit d'un moribond que la Religion est sure de remporter des victoires complètes sur la raison humaine.

Rien n'est donc plus naturel que de voir l'imposture triompher de la crédulité ; l'expérience, l'adresse & le génie donnent à quelques hommes un pouvoir sans bornes sur des nations ignorantes, consternées & plongées dans la misère. Le Vulgaire semblable à un troupeau timide, se rassembla près d'eux, reçut leurs conseils & leurs leçons avec avidité, souscrivit sans examen à ce qu'ils voulurent lui commander, ajouta foi aux merveilles qu'ils débitèrent, en un mot reconnut en tout leur supériorité : ceux-ci d'ailleurs s'attirèrent communément la confiance des peuples soit par des promesses flatteuses, soit par des bienfaits réels ; ils étonnèrent leurs esprits par des œuvres qu'ils ne purent comprendre, & souvent les enchaînèrent par la recon-

naissance. Tous ceux qui donnèrent des Dieux, des lois & des cultes aux hommes, s'annoncèrent communément par des découvertes utiles & merveilleuses pour des ignorants ; ils s'insinuèrent dans leur confiance avant de leur commander ; ils leur firent espérer la cessation de leurs maux ; mais pour conserver leur empire, ils jugèrent qu'il était important de ne jamais bannir leurs inquiétudes ; ils les tinrent toujours flottants & suspendus entre l'espérance & la crainte ; ils prirent bien garde de ne point trop les rassurer ; au contraire ils eurent soin de renouveler fréquemment leurs alarmes, afin d'en demeurer les maîtres ; par là les Législateurs assurèrent leur pouvoir, ils le rendirent plus sacré en montrant à leurs disciples un Dieu terrible toujours prêt à punir ceux qui refuseraient de plier sous leurs propres volontés : la cause du Législateur fut toujours celle du Dieu dont il fut l'interprète & l'Envoyé

Ainsi des imposteurs, identifiés avec la Divinité, exercèrent le pouvoir le plus absolu ; ils devinrent des despotes & régnèrent par la terreur ; les Dieux servirent à justifier les excès & les crimes de leur tyrannie ; l'on fit des tyrans de ces Dieux mêmes ; l'on pardonna le crime & la déraison en leur nom, & les menaces du ciel vinrent à l'appui des passions de ceux qui annoncèrent ses décrets aux mortels ; on fit entendre à ceux-ci que la nature entière, armée par des Dieux jaloux, était conjurée contre eux ; que ces Dieux puissants, semblables aux Rois de la terre, veillaient sans cesse sur la conduite de leurs sujets, & le tenaient toujours prêts à punir avec fureur les moindres désobéissances ou les murmures contre les décrets annoncés de leur part. On prétendit que ces Dieux travestis en Rois ou en Tyrans étaient comme eux avides, bizarres, intéressés, envieux des biens de leurs sujets & de leur félicité : on supposa qu'ils exigeaient des tributs, des présents, des subsides, demandaient qu'on leur rendît des honneurs, qu'on leur adressât des vœux, & ne souffraient point que l'on négligeât le cérémonial & l'étiquette dont leur orgueil était flatté. Les interprètes de ces Rois invisibles furent seuls au fait de ces choses dont ils eurent soin de faire de très profonds mystères ; par-là ils devinrent les arbitres de la conduite qu'on devait tenir à leur égard ; eux seuls

savaient les intentions de la Divinité, la voyaient face à face, jouissaient de sa conversation familière, recevaient directement d'elle-même ses ordres & la méthode qu'il fallait suivre pour mériter ses grâces ou pour apaiser son courroux.

Prévenus que Dieu est un Monarque puissant, intéressé, jaloux de son pouvoir & prompt à s'irriter, les hommes se comportèrent toujours à son égard comme envers les souverains de la terre ; cet Etre fut toujours traité en homme ; mais cet homme fut un homme privilégié : sa puissance le mit au dessus des règles ordinaires, il ne connut de loi que son caprice, il fut un vrai Sultan d'Asie, & ses Ministres des Vizirs, aussi despotiques que lui. En effet nous voyons que toutes les Religions du monde n'ont peuplé l'Olympe que de Dieux pervers, qui remplirent la terre de leurs dérèglements, qui se firent un jeu à la destruction des humains, qui gouvernèrent l'univers d'après leurs fantaisies insensées. Accoutumées à croire que la licence doit être le partage du pouvoir, les nations crurent qu'à plus forte raison tout était légitime dans les Souverains célestes qu'elles adoraient. Elles ne virent donc dans leurs Dieux que des Maîtres licencieux à qui tout fut permis, qui se jouaient impunément du bonheur de leurs sujets, & dont ceux-ci ne pouvaient sans crime ou sans danger critiquer la conduite. Ces funestes idées empruntées de l'affreux despotisme, rendirent tous les cultes serviles, abjects, déraisonnables, & firent des Dieux les Etres les plus contraires à la morale, les plus déraisonnables, les plus destructeurs de toute vertu.

La Divinité ainsi changée en un Souverain injuste & capricieux reçut les hommages des peuples, qui cherchèrent à la flatter par des bassesses, à la gagner par des présents, à la corrompre par des offrandes, à la fléchir par des prières. Comme les Rois, ainsi que les autres hommes, n'agissent que par intérêt, comme le désir de s'approprier les biens & les fruits du travail des autres est communément le grand mobile de ceux qui gouvernent, on pensa que le Roi du monde devait exiger des tributs, enviait les possessions de ses faibles créatures, était jaloux de leurs prospérités, regrettait même les avantages qu'il leur

avait procurés, en un mot avait le caractère d'un Monarque fantasque qui retirait d'une main ce qu'il donnait de l'autre. Toutes les Religions, en conséquence de ces notions bizarres, ont représenté leurs Dieux divers comme avides, intéressés, gourmands, sensibles aux mets choisis & à la fumée des viandes³. Ainsi pour contenter les goûts de la Divinité, pour calmer son envie, pour alimenter sa paresse, pour assouvir son avarice, pour apaiser sa faim, chacun lui fit le sacrifice d'une portion de ses biens ou de sa félicité, & la régala des mets & des parfums qu'il jugea les plus propres à flatter son palais ou son odorat.

Les traits effrayants sous lesquels les fondateurs des différentes Religions du monde peignirent leurs Divinités, durent nécessairement rendre les hommes sanguinaires ; des Dieux méchants & cruels ne durent point avoir des sujets humains & pacifiques. Les nations accoutumées à ne voir dans leurs Dieux que des monstres altérés de sang, ne tardèrent point à croire que c'était par le sang qu'il fallait les apaiser ; elles pensèrent que c'était les servir suivant leur goût que de leur immoler des hommes, d'exterminer des peuples pour leur plaire, de tourmenter, de persécuter, de détruire en leur nom. Ainsi le sang humain coula sur tous les autels ; les sacrifices les plus barbares, les plus révoltants, les plus douloureux furent censés les plus agréables pour des Dieux anthropophages ; des peuples se firent un devoir de rassasier la Divinité par des milliers de victimes humaines ; d'autres l'apaisèrent par le sang de leurs Rois mêmes ; des mères, enfin, des mères ! Arrachant des enfants de leur sein, les donnèrent en repas à leur Dieu. A force de méditer un Dieu terrible & de raffiner sur les notions de sa cruauté, des nations éclairées sont parvenues jusqu'à cet

³ On reproche aux Dieux du Paganisme leur gourmandise & leur avidité, cependant le Dieu des Juifs est bien plus occupé que tous les autres des repas qu'on doit lui faire ; il insiste très longuement & avec prolixité sur les sacrifices qui lui font les plus agréables, & sur la manière d'apprêter les mets qu'il veut que son peuple lui serve. Enfin il recommande aux Israélites *de ne jamais se présenter devant lui les mains vides*. V. Exode chap. XXIII. vs. 15. usage qui s'observa de tout temps à la cour des Despotes de l'Orient.

excès de folie, de croire, que le Dieu de l'univers avait exigé la mort de son propre fils & que ce ne fut qu'à cette condition qu'il consentit à pardonner au genre humain ; il ne fallut pas moins que la mort d'un Dieu pour apaiser sa colère ! Ce fut-là sans contredit le dernier pas de l'extravagance théologique ; il est difficile d'imaginer qu'elle puisse aller au-delà.

Telles furent les suites des idées fâcheuses que les nations, se formèrent de leurs Divinités. Leurs Législateurs les ayant représentées sous les traits de la folie & de la Méchanceté, les hommes se conduisirent à leur égard comme des esclaves égarés, qui pour complaire à leurs maîtres tâchent de deviner & de servir leurs fantaisies, adoptent aveuglément leurs passions, & se font un mérite de se rendre les complices de leurs dérèglements. Voilà comme en partant du principe que Dieu était souvent irrité contre le genre humain & la cause de ses maux les nations se soumirent à des pratiques aussi abominables que bizarres, & peu à peu se persuadèrent que des cérémonies insensées pouvaient être méritoires, que la barbarie religieuse & la folie sacrée tenaient lieu de raison, de bon sens, de vertu. En conséquence les caprices & les passions des Dieux furent secondés, par le délire, leur culte devint souvent d'une atrocité, capable de révolter les cœurs les plus endurcis. L'aspect de la terreur fut celui sous lequel les mortels, plus sensibles à leurs maux qu'aux biens qu'ils éprouvaient envisagèrent communément leur Monarque céleste ; ce fut aussi, comme on a vu, sous cette face que les Législateurs eurent soin de le présenter, ils sentirent qu'un Dieu terrible était bien plus convenable à leurs intérêts, bien plus propre à rendre les peuples souples, qu'un Dieu bon facile dont on se serait trop aisément permis de violer les décrets ; si l'on attribua de la bonté à ce Dieu, elle fut prudemment contrebalancée par une sévérité toujours inquiétante & capable de fixer l'attention. C'est ainsi que les Dieux, après avoir été enfantés par la crainte, furent encore rendus plus effrayants par la fourberie des Législateurs, qui se sentirent intéressés à nourrir & à perpétuer la terreur dans les cœurs des hommes ; le fruit de cette affreuse politique ne fut point de les rendre meilleurs, de les attacher à la vertu, de leur faire

observer les lois de la nature ; ce fut de les rendre plus soumis à leurs guides qu'à la raison, de les avilir à leurs propres yeux, d'étouffer en eux toute énergie, tout courage, tout sentiment de leur dignité. C'est en écrasant les hommes à force de terreurs, c'est en leur remettant sans cesse sous les yeux des objets propres à les inquiéter, c'est en troublant leur entendement ; c'est en irritant leur curiosité sans jamais la satisfaire ; c'est en parlant à leur imagination & en faisant taire leur raison, qu'on peut en faire des esclaves & les retenir éternellement sous le joug.

On nous dira peut-être, qu'en présentant un Dieu terrible aux hommes, des Législateurs éclairés crurent avoir trouvé le plus puissant des motifs pour les engager à vivre entre eux d'une manière raisonnable : mais pour rendre les mortels raisonnables, il ne faut point les tromper ; il ne faut point les forcer de renoncer à la raison, il ne faut point leur dire qu'il existe des préceptes plus importants ou plus saints que ceux de la nature : il faut leur montrer la vérité, leur faire sentir les rapports qui les lient les uns aux autres ; il faut leur donner une éducation & des lois qui les invitent, les habituent & les obligent à vivre d'une façon vraiment conforme à la nature. Le moyen le plus sûr d'égarer les hommes & de les rendre méchants, c'est de les rendre stupides, c'est de leur cacher ou de leur déguiser la vérité, de leur interdire l'usage de la raison & de leur ordonner ensuite le crime au nom du Ciel.

Ce fut la route que prirent tous ceux qui apportèrent des Dieux, des Religions & des Lois aux Nations. Loin de les éclairer & de former leur esprit, loin de leur enseigner la vraie morale, loin de leur apprendre les voies de la nature, ils ne leur parlèrent que par des énigmes & des allégories ; ils leur présentèrent des mystères ; ils ne les entretenirent que de fables ; ils redoublèrent autant qu'il fut en eux leurs incertitudes, leurs embarras & leurs craintes, & se firent surtout un devoir de ne jamais développer leur raison.

Par cet indigne abus de la confiance des peuples, ceux-ci n'eurent qu'un esprit de servitude ; jetés dans une perplexité continuelle & dépourvus de moyens de s'en tirer, ils furent toujours à la merci de leurs guides, qui sans principes de morale, étrangers à la vertu, assurés de l'impunité, furent avides, inhumains & menteurs, rendirent au nom du ciel les nations complices de leurs excès & les instruments de leurs passions.

L'ignorance & la crainte sont les deux sources secondes des égarements du genre humain. Il n'est donc point surprenant que des Divinités enfantées au sein des alarmes & des malheurs, & rendues plus hideuses encore par l'imposture & la politique, aient porté les hommes peu à peu aux plus affreux délires. Si la terreur, présidant à la formation des Dieux, empêcha les hommes de raisonner, si l'ignorance des forces de la nature ne leur permit pas de reconnaître ses effets nécessaires dans les révolutions & les désastres dont ils furent effrayés, il fallut nécessairement que les moyens qu'ils imaginèrent pour détourner ces maux & pour apaiser les Puissances auxquelles ils les attribuèrent, fussent aussi bizarres & déraisonnables que les Dieux qu'ils s'étaient formés. Chacun suivit en cela les caprices de son imagination ou de celle de ses guides ; plus les Divinités furent extravagantes & méchantes, plus les cultes dont on crut les honorer furent cruels & extravagants. Le raisonnement n'eut point de fil pour se guider toutes les fois qu'il fut question des êtres à la formation desquels la raison n'avait point eu de part. En conséquence la nature & le bon sens furent outragés dans presque tous les cultes que l'on rendit aux Puissances invisibles auxquelles on crut la nature subordonnée. Si le malheur, la faiblesse, l'inexpérience disposent, comme on a vu, l'homme à la crédulité, l'autorité, la confiance, l'habitude & l'inertie l'attachent à des opinions & à des usages qu'il n'a jamais pu, ni osé examiner ; ainsi sans s'en apercevoir il se remplit de préjugés : accoutumé à ne jamais consulter sa raison, il devient le jouet de sa propre démente ou de celle des autres, & l'on ne peut prévoir jusqu'où l'aveuglement & la déraison le porteront. Les conséquences d'une er-

reur que l'on regarde comme importante & sacrée doivent être aussi variées qu'étendues.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre II

Des différentes Religions ; il ne peut y en avoir de véritable. Des Révélations.

[Retour à la table des matières](#)

DES DIEUX modifiés par des imaginations diverses ont dû suivre les caprices de ceux qui les ont annoncés, & les façons de les servir ne purent être que des suites de ces mêmes caprices. Si chaque individu est forcé de se faire un Dieu à part, d'après sa propre organisation & ses propres circonstances, s'il n'est pas deux êtres de l'espèce humaine qui aient précisément les mêmes idées de leur Dieu, il n'est pas surprenant que les inductions qu'ils en tirent soient infiniment diversifiées ; & l'on peut affirmer qu'il n'est pas deux hommes dans le monde qui aient précisément la même Religion. Tous les Dieux des nations ont des points généraux de ressemblance ; toutes les Religions s'accordent à plusieurs égards ; mais le Dieu & la Religion d'un même pays sont envisagés diversement par chaque individu ; chacun d'accord pour les admettre en gros, les modifie dans le détail à sa manière, & s'en fait des idées particulières ou propres à lui tout seul. Il ne peut donc point y avoir de Religion qui convienne à tous les hom-

mes. Comme ceux-ci varient pour le tempérament, pour les idées, pour les circonstances physiques & morales qui les modifient, ils ne peuvent ni adorer le même Dieu ni convenir du culte qu'il faut lui rendre, ni des notions que l'on doit s'en former : le Dieu d'un lâche ne peut être le même que celui d'un homme intrépide & courageux ; le Dieu d'un esclave du Despotisme ne peut être le même que celui d'un Citoyen libre & qui connaît ses droits ; le Dieu d'un climat fertile & heureux ne peut être celui d'un climat disgracié ; le Dieu d'un homme robuste & sain ne peut être celui d'un mortel chétif & rempli d'infirmités. Par une conséquence nécessaire, la Religion doit suivre les idées que l'on s'est faites de sa Divinité ; & comme les hommes n'auront jamais de mesure commune pour décider des objets qui n'ont que leurs fantaisies pour base, nous sommes forcés de conclure que nulle Religion ne peut être vraie, & que jamais le genre humain ne pourra s'accorder dans les mêmes notions sur des objets purement imaginaires que chaque homme est obligé de voir diversement : il n'y a que la folie la plus tyrannique qui puisse entreprendre de décider quel est l'homme ou la nation qui ont le mieux rêvé, & dont les rêveries doivent servir de règle pour les autres.

Pour qu'une Religion fût vraie il faudrait qu'elle eût pour objet le culte d'un vrai Dieu. Mais parmi cette foule de Dieux divers que les nations adorent comment distinguer le véritable ? Sera-ce le plus puissant ? Partout on leur attribue le même pouvoir. Sera-ce le plus rempli de bonté, de sagesse, d'intelligence ? Partout nous voyons les nations gémir sous le poids de leurs maux tant physiques que moraux. Sera-ce le Dieu le plus raisonnable ? Hélas nous voyons partout les Dieux ne parler que le langage du délire. Sera-ce celui dont la Religion rend les hommes les plus heureux ? Nous voyons que partout la Religion est la source primitive de leur asservissement, de leurs préjugés religieux & politiques, de leurs querelles sanglantes, de leurs haines invétérées, de leurs tourments intérieurs, de leurs chagrins les plus cuisants. Sera-ce le Dieu dont la morale est la plus pure, la plus conforme à la nature de l'homme ? Nous voyons que partout la nature, la raison, la morale sont subordonnées aux caprices d'un Dieu changeant ou de ceux qui

le font parler, & que ceux-ci substituent des devoirs ridicules & même des crimes réels aux lois immuables de la nature, aux devoirs de la raison, aux intérêts de la Société. Enfin sera-ce le Dieu qui rend les hommes meilleurs ? Nous voyons partout que les mortels oublient leur Religion & leur Dieu pour suivre les passions que leurs tempéraments, leur éducation, leurs gouvernements, leurs usages, leurs préjugés leurs opinions & l'exemple leur rendent nécessaires. Ainsi nulle Religion ne peut fixer les idées des hommes ; nulle Religion ne peut être utile à leur bonheur.

On nous dira peut-être que toutes les Religions du monde s'accordent à faire adorer des Dieux méchants, mais que l'on pourrait remédier aux inconvénients qui résultent de ces notions fausses, en supposant un Dieu parfaitement bon. Je réponds que cette supposition est totalement impossible ; dès qu'on suppose Dieu l'auteur de toutes choses, on se trouve obligé de lui attribuer également les biens & les maux dont ce monde est le théâtre : si l'on s'obstine à ne lui attribuer que le bien, en voyant les maux auxquels l'innocence & la vertu même sont exposées ici-bas, on se trouvera forcé de convenir ou que ce Dieu si bon ne peut les empêcher, ou que ce Dieu si parfait y consent, ou que ce Dieu si sage les permet ; idées qui sont également contraires à la toute-puissance & aux perfections divines : si un Dieu bon est le maître de la nature, les désordres tant physiques que moraux que nous trouvons dans le monde démentiront à tout moment la bonté qu'on lui attribue. Il est donc impossible de proposer aux hommes un Dieu qui puisse être constamment le modèle de leur conduite & l'objet de leur amour sincère.

La Religion est, nous dit-on, le système des devoirs de l'homme envers son Dieu ; cela posé, ces devoirs doivent donc être fondés sur les rapports subsistants entre ce Dieu & lui ; mais avant de pouvoir découvrir ces rapports, il faudrait connaître la nature de ce Dieu ; être assuré de ses attributs essentiels & de ses qualités ; être instruit de ses volontés ; s'être dûment convaincu si ses ordres sont réellement émanés de lui, ou s'ils n'ont point été supposés ou altérés par ceux qui

nous parlent en son nom. D'un autre côté quels rapports véritables peut-il y avoir entre Dieu & les hommes ? Ne nous répète-t-on pas sans cesse que Dieu ne doit rien à l'homme ; qu'il est le maître de lui donner ou de lui refuser ses grâces ; qu'il est en droit de le punir d'avoir manqué des grâces qu'il n'a point voulu lui donner ; qu'il peut avec justice le damner pour des fautes qu'il n'a pu s'empêcher de commettre ? Quels rapports peut-il donc y avoir entre les hommes & un despote tout puissant qui ne consulte que sa fantaisie ?

Cependant toute Religion suppose non seulement des rapports entre Dieu & les hommes, mais encore quelque révélation, une manifestation de la Divinité, une promulgation de ses lois ; mais parmi ces révélations faites à tous les peuples de la terre en faveur de laquelle se déterminer ? Sera-ce pour celle qui nous donne l'idée la plus claire de la Divinité ? toutes se font un principe d'étouffer la raison, d'interdire l'examen, de nous proposer des mystères, de jeter notre esprit dans de profondes ténèbres ; toutes nous montrent un Dieu incompréhensible, des mystères impénétrables, des oracles inintelligibles, des lois opposées aux lumières du bon sens ; toutes nous ramènent à l'autorité des hommes ; mais pour s'en rapporter à l'autorité, il faut avoir des motifs de confiance en ceux qui se disent plus instruits que nous des volontés de la Divinité qu'ils nous annoncent ; & pour peu qu'on réfléchisse on est forcé de reconnaître que nul être fini ne peut se former une idée d'un Dieu que l'on dit infini, & que par conséquent tous les hommes n'ont jamais eu & n'auront jamais aucune notion réelle de l'Être qu'ils se croient obligés d'adorer ou d'honorer de leur culte. De tout cela l'on est obligé de conclure qu'il n'existe point de vraie Religion sur la terre, que les hommes n'ont que des superstitions, c'est-à-dire des Systèmes de conduite ridicules, arbitraires, insensés, & des opinions destituées de fondements.

Il n'est point de révélation qui soit propre à faire disparaître l'ignorance & les incertitudes où les hommes seront toujours sur le compte de la Divinité ; il n'en est pas qui, bien loin de jeter plus de jour sur cet Être, ne plonge l'esprit humain dans des ténèbres plus

épaisses, & n'anéantisse son Dieu par les contradictions palpables qu'elle débite en son nom. En effet on nous dit que la révélation est une preuve de la bonté d'un Dieu, qui, dans sa miséricorde, a daigné se manifester à des hommes choisis par préférence à d'autres, afin de leur faire connaître ses volontés suprêmes & les moyens de mériter ses faveurs. Mais cela même ne prouve-t-il pas que le Dieu qui se révèle n'est ni bon ni équitable ? Si tous les hommes ont besoin de connaître la Divinité & de se conformer à ses vues, la révélation d'un Dieu bon aurait dû être universelle ; une révélation particulière annonce un Dieu favorable à un peuple particulier, mais injuste & cruel pour tous les autres, qu'il veut laisser dans leur aveuglement : ainsi toute révélation exclusive anéantit évidemment la bonté & la justice du père commun des mortels.

Toute révélation ne répugne pas moins à la sagesse divine qu'à la nature de l'homme ; quand même cette révélation pourrait être un moyen de connaître la Divinité & ses lois, ce moyen ne serait que momentané & trompeur. Tout ce qui passe entre les mains des hommes est sujet à s'altérer par les différents récits, par la vicissitude des langues, par l'amour du merveilleux, par le penchant à mentir, à exagérer, par la diversité des façons de voir, d'entendre, de comprendre, de penser ; par la variété presque infinie des esprits, des intérêts, des préjugés. Ainsi pour qu'une révélation fût stable il faudrait que la nature de l'homme fût changée ; mais en supposant l'homme tel qu'il est, il faut nécessairement que toute révélation devienne à la longue un vrai tissu de fables & de rêveries, diversement modifiées par les esprits divers qui l'annoncent, qui l'interprètent & qui la reçoivent. Quelles difficultés ne trouvons-nous pas à constater les faits qui se passent journellement dans les sociétés où nous vivons ? Ne voyons-nous pas que ce qui arrive dans un quartier d'une ville, en passant de bouche en bouche, s'altère & devient souvent un amas de contradictions & de mensonges avant de parvenir jusqu'à nous ? Combien est-il d'hommes qui sachent rendre fidèlement ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu raconter ? Comment veut-on qu'une révélation conserve quelque permanence à. travers les siècles, les nations, les peuples

ignorants, les Prêtres enthousiastes ou menteurs, les intérêts changeants ? Ainsi quand il y aurait eu en effet jadis une révélation véritable, cette révélation se corromprait, s'altérerait infailliblement, & deviendrait peu à peu un tissu de faussetés, au milieu desquelles il serait impossible de démêler la vérité primitive ; elle ne ferait par conséquent qu'un moyen absurde, ridicule incompatible avec la nature de l'homme & avec les projets immuables d'une Divinité toute-puissante.

En effet si Dieu s'est révélé dans le temps il a cessé dès lors d'être immuable, il a voulu dans un temps ce qu'il n'a point voulu dans un autre ; il a privé les hommes de ce qui leur était indispensablement nécessaire pour le leur accorder dans la suite ; il na pu tout d'un coup leur donner les connaissances & les lumières dont ils avaient besoin, ou s'il l'a pu il ne l'a point voulu, ce qui serait injurieux soit à sa puissance, soit à sa justice, soit à sa bonté ⁴.

D'un autre côté une révélation variable & sujette à s'altérer ne serait pas compatible avec les attributs de la Divinité.

Quand Dieu lui-même se tiendrait suspendu au haut de l'atmosphère, d'où il annoncerait continuellement ses lois & ses volontés aux différents peuples de la terre qui passeraient sous ses pieds ; quand même il les annoncerait dans les différents idiomes de ces peuples, à moins de changer l'essence même de l'homme, il ne parviendrait pas à les amener à quelque uniformité de croyance ; les hommes demeurant ce qu'ils sont, entendraient, concevraient, expli-

⁴ Les Théologiens nous disent que la révélation Judaïque fut donnée pour rétablir parmi les hommes la *Religion naturelle*, que l'idolâtrie avait partout entièrement effacée ; mais la révélation Judaïque, quoique divine, fut imparfaite, & remplacée par la révélation Chrétienne, annoncée par Jésus-Christ, qui est venu suppléer aux défauts que Dieu avait mis ou laissés dans sa révélation antérieure. En bonne foi, ces notions sont-elles conformes à celle que l'on doit avoir d'un Dieu infiniment parfait ? S'il est tout puissant que ne rendait-il tout d'un coup les Juifs charnels & greffiers susceptibles de la révélation *plus parfaite* qu'il leur donna depuis ?

queraient ses oracles diversement ; sa révélation continuelle ne serait qu'une occasion continuelle de disputes entre eux, & peut-être qu'à chaque révolution du globe Dieu les trouverait s'entregorgeant pour savoir dans quel sens il faut entendre ses ordonnances du jour précédent. D'où il suit qu'une révélation momentanée serait une absurdité, & qu'une révélation continue serait un grand malheur pour notre espèce, en la laissant disposée comme elle l'est. Le Tout-Puissant aurait donc mieux fait de refondre l'homme afin de lui rendre une révélation utile, que de se donner la peine de l'instruire continûment & par lui-même.

Toutes les révélations qui existent sur la terre ont été faites par l'entremise des hommes ; la Divinité en tout pays s'est servie de l'organe de quelque mortel pour faire connaître ses volontés suprêmes. Mais pourquoi faire passer par la bouche d'un mortel faillible & menteur ce qu'elle pouvait inspirer directement aux cœurs des créatures qu'elle voulait éclairer ? A quoi bon tous ces miracles prétendus, faits pour appuyer le discours d'un homme, tandis qu'il n'était besoin que d'un acte de la volonté divine pour changer la nature humaine & convaincre toute la terre de ce qu'elle avait besoin de faire & de savoir ? Un Dieu présent partout & par conséquent présent à toutes les âmes, ne pouvait-il pas s'entretenir avec elles directement ? Pourquoi ayant un moyen si excellent & si sûr à faire connaître sa volonté, en prend-il un si mauvais, si suspect, si sujet à l'erreur ? Pourquoi pouvant agir en Dieu, agit-il en homme ? Pourquoi ne préfère-t-il pas des moyens infailibles à des moyens douteux ? C'est un être bien étrange que le Dieu théologique ; il est revêtu de toutes sortes de qualités divines, c'est-à-dire incompréhensibles pour l'homme ; & cependant il agit toujours en homme ; Mais encore d'après les révélations qu'on lui attribue dans toutes les parties de la terre se conduit-il en homme infiniment sage, infiniment bon, infiniment juste, infiniment puissant, infiniment prévoyant & constant ? Non, sans doute ; il parle pour n'être point entendu ; il choisit un petit nombre d'hommes & réproûve tous les autres : il agit en Sultan qui ne doit rien à personne.

Cependant sa toute-puissance n'empêche pas tous ses projets d'échouer : l'homme est en pouvoir de l'offenser, de troubler l'ordre qui lui plaît, de lui désobéir, de se révolter contre lui. Enfin malgré son immutabilité ce Dieu est continuellement occupé à faire & à défaire son propre ouvrage ; l'homme l'oblige à chaque instant de changer de mesures ; la race humaine, qu'il a créée pour sa gloire, ne le glorifie point, elle ne fait que l'irriter & l'apaiser, provoquer sa fureur par des ouvrages continuels afin de la calmer par des prières & des bassesses continues ; en un mot Dieu devient le plus changeant & le plus malheureux des êtres, par la fatale liberté qu'il laisse à ses créatures de contrarier ses vues ; jamais le Tout-Puissant ne parvient à leur inspirer ni les opinions ni les dispositions qu'il désire ; il lui est plus facile de bouleverser les éléments, de suspendre la marche de la nature, de faire des miracles, que de changer le cœur de l'homme, qu'il tient pourtant dans ses mains.

Les lois contenues dans toutes les révélations connues & promulguées au nom de la Divinité sont-elles dignes d'un homme sage ? Elles sont partout puériles, insensées ; elles annoncent un Dieu fantasque, occupé de pratiques extravagantes, de cérémonies ridicules ; elles montrent un Dieu avide de présents & d'offrandes ; elles nous présentent un Dieu glorieux sensible aux bassesses, aux humiliations, aux flatteries de ses favoris, & n'accordant rien à ses amis, s'ils ne le lui arrachent à force de prières & d'importunités.

Ces révélations nous proposent-elles un Dieu bien moral ou propre à servir de modèle aux hommes ? Elles nous le montrent comme un séducteur, qui tend des pièges comme un juge inique, qui punit les fautes qu'il a invité ou permis de commettre comme un exterminateur des peuples ; comme se vengeant de l'ignorance nécessaire des mortels, & les châtiant d'avoir manqué des lumières & des forces qu'il n'a point voulu leur donner ; comme l'ennemi de la raison humaine ; comme le plus déraisonnable des tyrans : & par un renversement fatal de toutes les idées de morale l'on se croit obligé de louer en Dieu ce

qu'on déteste dans l'homme, & de blâmer dans l'homme ce qu'on honore en son Dieu.

Toutes les Religions du monde nous parlent d'un Dieu qu'elles prétendent connaître, qu'elles assurent être le seul véritable, le seul digne d'être aimé & adoré ; mais aussitôt que la raison veut examiner les titres & les prétentions exclusives de ce Dieu, elle ne trouve partout qu'une égale folie ; partout elle voit les contradictions les plus frappantes, les inconséquences les plus marquées, la conduite la plus désordonnée. Elle voit en tout pays la Religion établie dans des temps d'ignorance & de barbarie : elle trouve que la Religion des enfants n'est que l'effet de la sottise des pères. Elle voit l'enthousiasme, l'autorité, l'imposture aidée de la tyrannie fermant partout la bouche à la vérité, à l'expérience, au bon sens. En un mot, lorsque exempts de préjugés nous voulons contempler ces Religions qui absorbent l'attention des peuples & de ceux qui les gouvernent, nous reconnaissons dans tous les Dieux le pinceau de la crainte, de la démence, de la fourberie ; nous ne trouvons qu'obscurité & mystères dans les dogmes qu'on leur attribue, nous ne voyons que délire dans les cultes qu'on leur rend, nous ne voyons que délire dans les inductions qu'on en tire, & tout conspire à nous prouver que la Religion, loin d'être l'instrument de la félicité des hommes, est la source empoisonnée d'où sont découlés tous leurs maux.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre III

Toutes les Religions nous donnent
des idées également contradictoires
& sinistres de la Divinité. De l'Idolâtrie.
Du Polythéisme, & du MONOTHÉISME,
ou du dogme de l'unité de Dieu.

[Retour à la table des matières](#)

CHAQUE peuple eut ses Législateurs & ses Missionnaires, & chaque Législateur ou Missionnaire apporta un Dieu, un Culte, une Religion créés & modifiés d'après son propre cerveau, d'après les préjugés dont il avait été lui-même imbu, d'après ses propres intérêts, d'après les sentiments qu'il voulut inspirer à ceux dont il s'était attiré la confiance & les respects. Enthousiaste ou fourbe, & souvent l'un & l'autre à la fois, dans les peintures qu'il fit de la Divinité, dans les fables qu'il en raconta, dans les ordres qu'il annonça de sa part, dans les moyens qu'il indiqua pour lui plaire, il ne consulta que son imagination, que ses propres rêveries, que ses intérêts, que les opinions fausses déjà reçues par ceux qu'il voulait persuader. Il y eut donc autant de Divinités & de Religions qu'il y eut de Législateurs & d'Inspirés ; les Dieux n'eurent jamais que le caractère & n'eurent pour règle de

conduite que les vues des personnages qui les annoncèrent aux peuples. Un Législateur ambitieux, fourbe, cruel dut offrir aux esclaves ou aux voleurs qui le choisirent pour chef un Dieu de son affreux caractère ⁵. Un Législateur bilieux, sombre, capricieux & colère fit de son Dieu un être aussi désagréable que lui-même. Un Guerrier, un Conquérant représentèrent l'Être suprême comme un Monarque vaillant qui n'estimait que le courage. Un Imposteur voluptueux fit de son Dieu l'ami de la volupté & des plaisirs des sens. Un Inspiré dont les mœurs furent austères & farouches fit de son Dieu l'ennemi des plaisirs. Il fallut aussi consulter les dispositions des peuples & leurs façons de penser. Les Orientaux accoutumés à l'esclavage & soumis de tout temps à des Despotes sévères, inaccessibles, impitoyables, qui punissaient la moindre désobéissance avec la dernière rigueur, eurent des Dieu aussi absolus que leurs Rois. Ils furent esclaves de leurs Prêtres & de leurs Souverains, qui les infectèrent à l'envi de superstitions & de préjugés avilissants. Les peuples de l'Occident & du Septentrion, plus belliqueux, plus robustes, plus sains, eurent des Dieux guerriers, vu que la guerre était leur élément.

En un mot dans toutes les superstitions qui se répandirent sur la terre, les Dieux ainsi que leurs cultes, n'eurent pour base que le caractère des hommes qui les firent parler ; ils furent dans l'origine accommodés aux dispositions particulières & aux circonstances physiques & morales des peuples à qui on les annonçait. Ces dispositions sont dues aux tempéraments, aux climats, aux aliments, au genre de vie, aux besoins, aux gouvernements, aux mœurs, aux préjugés des différents habitants de notre globe ; & comme ces dispositions furent rarement les mêmes, les Dieux & les cultes furent nécessairement variés. Cependant, comme on l'a déjà fait observer, il y eut entre eux des ressemblances générales ; partout les Dieux furent des Rois, partout

⁵ Quiconque lira la Bible même reconnaîtra dans le peuple Juif une nation de voleurs, de brigands, de bandits que Moïse parvint à soulever contre leur souverain, & à qui, à force de cruautés, il donna un Dieu aussi féroce & aussi méchant que lui, & très analogue à leur façon de penser.

ils furent à craindre, partout la Religion fut abjecte & rampante ; les peuples les plus ignorants & les plus malheureux furent les plus superstitieux : mais en fait de superstitions, les plus folles & les plus étudiées doivent l'emporter sur les autres. C'est ainsi que l'Égypte, la Syrie, la Judée, la Phénicie, l'Indostan, peuvent être regardés comme les grands ateliers des Dieux & des Religions. Ce fut de ces contrées que l'on vit sortir des essaims de Missionnaires qui portèrent au loin leurs Divinités, leurs rites, leurs Mystères & leurs Fables. C'est dans l'Égypte surtout que prirent naissance les folies astrologiques, la magie, les enchantements, l'art des prestiges, la divination, la prophétie, les songes, & enfin la Métaphysique ou la science des Esprits & les profondeurs de la Théologie. Un pays mal sain, & tel que l'Égypte, dont les habitants étaient sujets à un grand nombre de maladies cruelles, devait être naturellement disposé à la superstition ; d'ailleurs un climat chaud a dû parmi leurs Prêtres oisifs faire éclore des spéculateurs sans nombre, des sorciers, des visionnaires des Devins, des Prophètes, des Inspirés & des rêveurs, dont les folies en imposèrent à un peuple malheureux & par son tempérament porté à la mélancolie. En conséquence nous voyons que l'Égypte fut le pays le plus extravagant, le plus religieux, le plus dominé par les Prêtres ; ceux-ci ont de proche en proche infecté l'univers de leurs rêveries & de leurs superstitions ⁶.

⁶ Toute l'histoire ancienne prouve évidemment que l'Égypte fut le berceau de toutes les Religions. L'*Adam* des Hébreux ou le *Jehovah* dont l'empire s'étend aujourd'hui si loin, est visiblement le même Dieu que l'*Adon* des Syriens & des Phéniciens, que l'*Arys* des Phrygiens. Tous ces Dieux ont été formés sur le modèle de l'*Osiris* Egyptien, qui dans l'origine était un emblème de la nature mourante pendant l'hiver & renaissante au printemps Voilà la véritable raison de la conformité qui se trouve entre les Mythologies anciennes & modernes. C'est en Égypte qu'Orphée avait puisé sa Théologie ; les *Telchines*, les *Dactyli idei*, les *Curètes*, etc., doivent être regardés comme des Missionnaires qui portèrent dans la Grèce des Dieux, des cultes, des Mythologies & des Théologies ; ils furent reçus avec empressement par les Grecs encore sauvages & qui n'étaient point réunis en sociétés. Les Juifs ont visiblement puisé leur Religion & leurs cérémonies chez les Egyptiens. Ils n'étaient que des Egyptiens *Protestants*. Les Chrétiens ne sont que des Juifs *Schismatiques*, qui ont avidement adopté la Métaphysique & la Théologie Egyptienne, réchauffée par Platon. & subtilisée depuis par une foule de profonds Théologiens.

Telles ont été & telles seront toujours dans les peuples les dispositions qui feront naître & qui feront adopter les superstitions & les idées théologiques. Cependant ces notions merveilleuses n'ayant jamais pour base que l'imagination, les rêveries de quelques hommes ainsi que l'ignorance, la crédulité, le peu de lumières de ceux qui les reçoivent, ne peuvent être invariables. Semblables aux fruits des arbres que l'on transplante, les Religions prennent, pour ainsi dire, le goût du terroir ; les Dieux primitifs changent de face, & les systèmes religieux sont forcés de s'accommoder aux circonstances & aux idées des peuples, qui varient avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs principes politiques, & les opinions de leurs guides. C'est ainsi que le Dieu des Egyptiens prend une nouvelle forme entre les mains du Législateur des Hébreux ; c'est ainsi que ce même Dieu prend un aspect nouveau chez les Chrétiens, & leur demande un culte tout différent de celui qui lui plaisait autrefois ; le même Dieu & le même système religieux prennent des nuances différentes chez les différentes nations. L'Anglais ne le voit point aujourd'hui des mêmes yeux qu'autrefois ; il n'en a plus des idées aussi atroces que ses pères, ou que ses voisins qui continuent à gémir sous la verge de leurs Prêtres.

En un mot les volontés immuables du Dieu suprême de l'univers sont modifiées, sont forcées de se prêter aux changements & aux progrès des esprits, aux révolutions des hommes : leurs Doctrines, leurs cultes, leurs liturgies, leurs opinions religieuses sont perpétuellement altérés par leurs circonstances présentes, toujours plus fortes que leurs spéculations merveilleuses : leurs Prêtres, qui jamais ne sont longtemps d'accord entre eux, ont eux-mêmes contribué à changer leurs systèmes religieux. Voilà comment, pour ainsi dire les Dieux ont changé de physionomie ; les hommes ne peuvent longtemps penser d'une façon uniforme sur des opinions qui n'ont jamais l'expérience & la raison pour base ; leurs chimères sont forcées de se diversifier. Ne soyons donc point surpris si la Religion enfantée par l'enthousiasme soumise aux passions & aux intérêts des mortels, fut changeante comme eux ; il n'y a que les ouvrages de la raison qui

soient capables de résister à leurs caprices ; il n'y a que la vérité qui demeure éternellement la même.

Malgré tous ces changements survenus dans les idées religieuses, malgré la dissonance des opinions des hommes, toutes les superstitions furent, comme on a vu en tout temps d'accord à voir dans leurs Dieux des êtres fâcheux faciles à irriter, propres à inquiéter : la Divinité fut toujours ennemie de la tranquillité de l'homme, ses Ministres la peignirent toujours sévère. La Religion fut l'Empire des ténèbres & des orages ; on n'y marcha jamais qu'à la lueur des éclairs ; ses sujets furent aveugles, & ses décrets furent exécutés, quelque difficiles & déraisonnables qu'ils parussent, quelque contraires qu'ils fussent à la nature, à la raison, au bon sens, au repos du genre humain ; les nations enivrées n'osèrent point examiner les ordres de leurs Dieux ; elles se crurent forcées d'obéir ; elles se flattèrent de les rendre propices, même en outrageant la nature, en violant ses lois les plus sacrées, en anéantissant leur propre félicité.

« Je suis, dit Jéhovah, un Dieu jaloux, vindicatif, impitoyable. Hébreux ! Je ne vous ai tirés des fers que pour servir ma jalouse fureur ; j'abandonne à votre rage la personne & les biens de l'impie Cananéen. Dépouillez, exterminiez des nations qui m'irritent par leur culte ; périsse tout mortel qui ne me connaît point ; que l'enfant à la mamelle, que la femme éplorée, que le vieillard débile, que la brute elle-même soient impitoyablement égorgés. Ne craignez rien, je marche à votre tête, je dirige vos coups, j'applaudis & je récompense votre inhumanité ; je suis le Dieu des armées. C'est moi qui crée le juste & l'injuste ; la vie & la mort sont à moi ; toute la terre est mon domaine, obéissez & tremblez, car je suis le Seigneur ; je venge la désobéissance des pères sur leurs enfants innocents.

Écoutez, s'écrie Moloch, Tyriens & Carthaginois ! Je suis un Dieu sanguinaire ; faites nager mes autels dans le sang. Pour me rendre favorable, que la flamme dévore vos enfants, que la mère endurcie me présente d'un œil sec son fils palpitant ; mon oreille est charmée des

cris de l'innocence ; mon odorat est flatté de la fumée des chairs brûlées ; c'est en étouffant la nature que l'on réussit à me plaire.

Romains ! Combattez avec fureur, (leur disent des Dieux injustes, qui leur abandonnent la terre pour la ravager) que le guerrier se dévoue & périsse avec courage : que la férocité soit pour vous la première des vertus ; vos Dieux approuvent la rapine & le meurtre ; accomplissez leurs oracles cruels : que vos bras victorieux fassent du monde entier le séjour du carnage : que le genre humain, soit égorgé sur l'autel de la patrie : que la nature lui soit immolée sans pitié.

Mexicains ! (dit un Dieu sauvage) volez à la conquête ; attaquez vos paisibles voisins ; saisissez des captifs pour les égorger devant moi : que leurs cœurs fumants me soient offerts. Je suis affamé de chair humaine ; songez à me rassasier, ou craignez mon courroux.

Mortels, engendrés dans la colère ! (dit le Dieu des Chrétiens) prosternez vos fronts dans la poussière ; immolez votre raison ; sacrifiez-moi vos penchants les plus doux ; fuyez les plaisirs de la vie ; détachez-vous de vous-mêmes & des objets que la nature vous rend chers ; haïssez un monde pervers, je suis jaloux de votre cœur ; rendez-vous misérables, que l'amertume & la tristesse empoisonnent vos jours ; je ne vous ai donné l'être que pour me repaître de vos douleurs ; ce monde n'est qu'un passage où je prétends vous éprouver ; souffrez, priez, gémissiez, affligez-vous dans cette vallée de larmes ; j'aime à voir couler vos pleurs ; j'entends avec plaisir les accents plaintifs de vos gémissements ; vos hurlements suspendront peut-être mon tonnerre. Quel bonheur pour vous de me connaître ; sachez que je réserve des tourments éternels à quiconque ignorera mes volontés énigmatiques ; la raison m'est en horreur, je vous en défends l'usage, vivez dans les alarmes : nourrissez-vous de frayeurs, méditez mes jugements ; le temps ne mettra point de bornes à ma vengeance aussi cruelle que durable. »

Tel fut à peu près le langage que toutes les superstitions firent tenir aux Dieux ; elles eurent pour maxime invariable d'étourdir le jugement des hommes, de les accabler par la crainte & de les empêcher de raisonner. Quand l'homme est bien troublé, on n'a plus besoin de preuve pour lui persuader de croire or d'agir comme on voudra.

Quoi qu'il en soit, ceux qui inventèrent des Dieux & des cultes pour les nations ne firent d'abord que personnifier la nature, ses fonctions & la cacher sous le voile du mystère & de l'allégorie. Ce ne fut pas assez de la peindre à l'aide de la poésie, il fallut encore parler aux sens du peuple & lui montrer des objets matériels qui fixassent ses regards & qui lui représentèrent les Puissances invisibles qu'on lui disait d'adorer. Les Dieux prirent donc des formes, & l'emblème ou figure qu'une nation convint d'honorer fut son Dieu : de là toutes les figures bizarres que nous voyons devenir les objets des différents cultes des peuples ; nous y retrouvons néanmoins toujours la nature ou ses diverses opérations ; le temps, les saisons, les révolutions périodiques des astres, la terre, la fertilité, la génération, etc. Voilà les éléments primitifs dont on forma ces Dieux qui furent & qui seront toujours redoutables pour le genre humain, obstiné à donner de la vie, de l'intelligence, des projets à tout ce qui fait de l'impression sur lui ou à toutes les causes qu'il ne peut concevoir.

Ainsi les hommes assignèrent toujours des qualités humaines aux forces, aux Agents secrets dont ils ignorent la façon d'agir ; il n'est donc point difficile de deviner pourquoi ceux qui leur annoncèrent des Dieux les représentèrent le plus communément sous une forme humaine. C'est ainsi que la matière Ethérée, changée en Jupiter, fut représentée sous la forme d'un monarque armé de la foudre & porté par l'aigle qui plane au haut des airs. C'est ainsi que la temps, déguisé en *Saturne*, prit la forme d'un vieillard inexorable, dont la faux n'épargne rien ; c'est ainsi que la génération, métamorphosée en *Vénus*, devint une femme aimable, ornée de tous les attributs de la beauté, etc.

Mais le vulgaire ne sut jamais, ou du moins oublia bientôt l'objet qu'on lui représentait sous ces emblèmes ou images ; il crut que la Divinité même, ou quelque vertu secrète émanée d'elle, résidait dans la matière grossière ou dans la figure qu'on lui montrait ; il adora toujours le bois, la pierre, le marbre, l'airain ; ses vœux s'adressèrent à ces figures emblématiques, sans que son esprit remontât jusqu'aux objets que ces figures représentaient. Ainsi naquit l'*idolâtrie*. Le plus grand nombre des hommes fut & sera toujours idolâtre. Si quelques penseurs plus exercés ne virent dans les figures qu'en leur montrait que les emblèmes des Dieux, le peuple y vit les Dieux mêmes ; si dans des Religions plus raffinées quelques spéculateurs sont parvenus à spiritualiser la Divinité, le peuple la vit toujours, la respecta & l'adora dans les signes ou symboles sous lesquels on la lui présenta ; parmi nous les hommes qui se donnent pour les plus grands ennemis de l'*idolâtrie* adorent de cœur & d'esprit le pain sacré sous le symbole duquel le Dieu de l'univers est lui-même caché.

Ceux qui auraient pu détromper le vulgaire, en lui rappelant que les symboles & les formes qu'il voyait n'étaient point des Dieux, n'avaient aucune vertu, mais n'étaient destinés qu'à représenter d'une façon sensible des causes invisibles, des agents naturels, ou l'oublèrent eux-mêmes ou se gardèrent bien de lui découvrir la vérité ; ils furent toujours intéressés à le tromper, à redoubler ses erreurs, à lui persuader qu'ils étaient les possesseurs, les ministres & les interprètes, non d'une statue inanimée ou d'une forme de convention, mais de la Divinité même, d'un être puissant & redoutable, d'une force qui devait en imposer. L'intérêt des Ministres des Dieux est toujours de redoubler l'aveuglement & la surprise des hommes, afin de se rendre plus importants à leurs yeux ⁷.

⁷ C'est sans doute à cette politique qu'est due la fureur avec laquelle les Prêtres de l'Eglise Romaine réprimèrent dans les commencements ceux qui osèrent examiner les dogmes de la *présence réelle* de la Divinité dans le pain consacré ou dans l'*Eucharistie*. L'intérêt du sacerdoce le décidera toujours pour l'opinion la plus favorable à ses intérêts. Dans les pays où l'*Eucharistie* n'est qu'un Emblème l'Eglise a bien moins de pouvoir que dans ceux où ce pain est Dieu lui-même.

Les vues bornées du vulgaire ne lui permettant guère d'embrasser un grand ensemble, il ne put se figurer dans l'origine qu'un seul Dieu eût le pouvoir de gouverner toutes choses ; pour entrer dans ses idées, on fut obligé de multiplier les Dieux & leurs emblèmes ou figures ; l'air : la terre, les mers, le feu, les astres, les temps, les saisons furent divinisés, personnifiés, représentés : la paix & la guerre, la santé & la maladie, l'ivresse, la volupté, ainsi que les remords & la tristesse dépendirent de Divinités particulières, ou furent regardés comme des effets surnaturels ; enfin chaque ville, chaque famille, chaque homme eurent des Dieux particuliers, des *Lares*, des *Pénates*, des Anges tutélaires, des Patrons, des Saints.

Cependant quelques Législateurs ordonnèrent de n'adorer qu'un seul Dieu, & même de peur que les peuples n'adorassent son image en sa place, ils défendirent de le représenter sous aucun symbole ou figure. Quelques-uns d'entre eux eurent des peines infinies à forcer leurs sectateurs de n'adresser leurs hommages qu'à un être métaphysique & caché, qui n'en fut que plus propre à faire inutilement travailler leurs cerveaux. Ce ne fut qu'avec des peines infinies & par des massacres réitérés, que le chef des Hébreux détourna son peuple du culte des Dieux d'Egypte ; les annales sacrées de ce peuple matériel & grossier nous le montrent toujours disposé à retomber dans l'idolâtrie. Néanmoins la raison humaine ne gagna rien à n'avoir qu'un Dieu unique & dépourvu de figure ; cet être vague n'en fut que plus propre à mettre l'esprit des hommes à la torture : les adorateurs de ce fantôme invisible s'en formèrent des idées bizarres, discordantes, sujettes à des disputes éternelles ; les peuples ne virent jamais en lui qu'un Souverain jaloux, orgueilleux, animé des mêmes passions que les Tyrans de la terre. Ceux qui n'admirent qu'un seul Dieu, tirèrent de son unité même une conséquence très dangereuse ; ils voulurent qu'il régnât tout seul, ils combattirent pour étendre son empire, & persuadés que leur Dieu était le seul Roi légitime, ils regardèrent les autres Dieux comme des usurpateurs, & traitèrent leurs adorateurs en rebelles que l'on devait exterminer. Les Polythéistes furent bien plus accommo-

dants ; ils pensèrent que chaque Dieu avait son district, & que sans l'offenser on pouvait tolérer & même admettre d'autres Dieux ses égaux. Le dogme de l'unité de Dieu fit de cet être un Souverain ombrageux, ennemi naturel de tous ceux qui voulaient partager son trône avec lui. Le Polythéisme au contraire supposa que les Dieux des nations formaient une *Aristocratie* ou République de souverains, qui, sans nuire à leur bonne intelligence, partageaient entre eux le gouvernement du monde, sans qu'aucun d'eux prétendît empiéter sur le département de son voisin. Lorsque les partisans de ces Dieux différents se firent la guerre, cette guerre fut politique & jamais religieuse ; le Dieu de la nation subjuguée recevait la loi de celui de la nation victorieuse, & souvent recevait les hommages du peuple vainqueur. Les Polythéistes furent communément moins zélés & plus tolérants que les adorateurs d'un seul Dieu. Le zèle n'est jamais autre chose dans l'homme que la passion de seconder l'ambition & l'orgueil d'un Dieu qui veut régner sans partage ; l'intolérance, la haine & la persécution sont des suites bien plus nécessaires dans un système religieux qui n'admet qu'un seul Dieu, que dans celui qui en admet plusieurs ⁸.

Soit que la Religion n'eût pour objet qu'un seul Dieu, soit qu'elle en admît plusieurs, ce Dieu ou ces Dieux furent toujours traités en Rois. Le respect qu'on eut pour ces Princes invisibles ou pour les emblèmes ou figures qui les représentaient, fit qu'on les séquestra de la société ; on bâtit à ces Souverains cachés des Palais que l'on appela des *Temples* ; on les y plaça sur des Trônes, dans des appartements secrets, dont le vulgaire n'osa point approcher, & que l'on nomma *Sanctuaires* ; on leur dressa des tables ou des Autels ; on leur forma

⁸ Les Mages, les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans, en un mot tous les Unitaires furent toujours haineux, intolérants, animés du désir de faire des Prosélytes. Ce fut en conséquence de sa Religion que Cambyse détruisit les temples d'Egypte & tua le bœuf Apis ; l'ivresse alors avait ranimé son zèle. Les Romains, qui étaient Polythéistes, sacrifiaient aux Dieux des pays où ils passaient ou qu'ils avaient subjugués ; ils se seraient fait un scrupule de les insulter ; il n'y eut que dans les temps où l'avarice l'emporta sur la superstition, que quelques-uns d'entre eux se permirent de piller des temples.

des cours composées de Ministres, d'Officiers & de Serviteurs, que l'on nomma des *Prêtres* ; enfin l'on ne cessa de combler de présents ces Souverains, ainsi que ceux qui leur furent attachés & que l'on crut honorés de leur confiance.

Par une suite des idées terribles que l'on avait données sur la Divinité, & pour nourrir dans les cœurs des peuples la crainte, le respect, la soumission, l'ignorance & la crédulité, on plaça communément les Dieux ou leurs images dans des endroits capables d'exciter & d'entretenir ces dispositions dans les âmes. Ce fut dans de sombres cavernes, dans le fond des forêts, dans des lieux redoutables par leur obscurité que l'on conduisit les mortels pour adorer les Dieux & pour recevoir leurs oracles. La superstition, dont l'inquiétude, la terreur & la mélancolie sont les vrais aliments, doit éviter le grand jour ; les Dieux ne doivent point se familiariser avec les hommes ; ils ne doivent leur parler qu'obscurément & dans des lieux qui les disposent à trembler ; ce n'est que dans les ténèbres qu'il faut adorer des êtres que l'on ne peut concevoir & dont il n'est point permis d'approfondir ni l'essence ni les décrets ⁹.

Les hommes une fois parvenus à fixer sur la terre le séjour des objets de leurs craintes & de leurs espérances, voulurent recueillir les fruits de leurs démarches intéressées ; possesseurs de la Divinité, c'est-à-dire de la Puissance à qui tout est soumis, ils se crurent à portée de se procurer toutes les choses qu'ils pouvaient désirer, d'écarte

⁹ Nos Eglises Gothiques sont très propres à nourrir la superstition. Un Auteur Italien a dit avec grande raison « que l'horreur sainte qu'inspire une caverne sacrée, une obscurité religieuse, un jour peu distingué de la nuit, sont des choses très propres à exciter le respect dans celui qui adore, & à augmenter la majesté *nébuleuse* de l'objet que l'on ne voit qu'à demi ». Les oracles se rendaient communément dans des lieux sombres & propres à exciter la terreur. *Voyez Agostino Mescerci discorsi morali part. I.*

Lucain a dit des habitants de Marseille :
 Numina sic metuunt: tantum terroribus addit
 Quos timeant non nosse Deos.
 PHAPSAL. LIB. III.

toutes celles qui leur nuisaient, de fixer leurs incertitudes & même de connaître l'avenir par le secours des Intelligences qui tenaient dans leurs mains les destinées des mortels. Les Courtisans & les Ministres des Dieux ne tardèrent point à les contenter ; on les consulta sur tout, on supposa que des hommes qui jouissaient de la présence & de la familiarité du Souverain caché, devaient être instruits de ses volontés, & que confidants de ses projets, ils ne pouvaient ignorer ses desseins pour l'avenir. Ainsi les Prêtres furent partout les interprètes des Dieux, ils annoncèrent leurs oracles, ils prédirent l'avenir, & devenus participants de leur toute-puissance ils opérèrent des merveilles dont l'esprit du vulgaire fut surpris & confondu. Les Nations prosternées reçurent en tremblant leurs arrêts ; elles se soumirent sans murmure, elles adoptèrent sans examen les voies qu'on leur prescrivit pour rendre le ciel propice ; des œuvres, que l'on crut surnaturelles parce qu'on ignora la façon dont elles étaient opérées, achevèrent de convaincre de la légitimité des ordres qu'on annonçait & passèrent pour la sanction de la Divinité. C'est ainsi que l'on vit naître une foule d'arts mystérieux, fondés sur le commerce intime des Prêtres avec les Dieux, qui sont connus sous les noms d'*Astrologie*, de *Magie*, de *Théurgie*, d'*Enchantement*, d'*Evocations*, de *Miracles*, de *Divination* ; ils furent exercés par tous les Prêtres du monde, & ces merveilles en imposeront toujours à la crédulité des peuples ; leur ignorance, leurs craintes, l'amour du merveilleux & la curiosité les disposeront éternellement à écouter & admirer les imposteurs qui les trompent, & à trouver divin tout ce qu'ils ne pourront concevoir.

Le vulgaire, toujours rempli de l'idée que son Monarque céleste est un être redoutable, n'osa point s'en approcher, il craignit de le voir de ses propres yeux : semblable à un esclave qui craint de rencontrer les regards irrités d'un maître colère & capricieux, il chargea ses Ministres, qu'il supposa ses favoris, de le voir pour lui ; le Dieu, caché pour tout, le monde, ne se montra d'abord à ceux-ci que sur des montagnes embrasées, au milieu des éclairs & des tonnerres, dans des solitudes effrayantes, dans des forêts ténébreuses, dans des antres & des cavernes ; dans la suite il ne se fit voir qu'à ses Prêtres qui seuls purent en-

trer dans son sanctuaire ; ce fut de ces lieux, dont l'accès fut interdit aux profanes, que la Divinité prescrivit ses lois, annonça ses dogmes, régla les cérémonies de son culte, ordonna des rites, des expiations, des sacrifices, & surtout fixa le sort de ses Ministres chéris. Ce fut à grands coups de tonnerre que l'on inculqua aux hommes la manière de servir leur Dieu, & ce fut par le mystère qu'on les retint sous le joug.

Toutes les superstitions du monde se vantent d'avoir quelque Dieu pour fondateur ; toutes se fondent sur l'autorité divine, toutes interdisent l'usage de la raison lorsqu'il s'agit des preuves sur lesquelles elles s'appuient ; enfin toutes menacent des châtimens les plus terribles quiconque aura l'audace de douter des prétendues vérités qu'elles annoncent. En un mot les personnages qui ont prescrit des cultes se sont partout arrogé le droit étrange de se forger des titres & de défendre aux hommes de les examiner. Pour peu que la raison nous parle, nous ne verrons dans toutes les Religions que les ouvrages informes du fanatisme, de l'ambition, de l'avarice & de l'imposture de ceux qui se sont placés entre le genre humain & ses Dieux.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre IV

Du Sacerdoce

[Retour à la table des matières](#)

RIEN n'eût été plus avantageux pour les nations que les instructions de quelques citoyens honnêtes, qui ayant consacré leur temps à l'étude de la Nature, à méditer ses voies, à faire des expériences, à s'enrichir de sciences réelles & de connaissances utiles, les eussent ensuite communiquées avec franchise à ceux que leur travail empêchait de s'occuper des mêmes objets. Si, au lieu de se repaître de chimères extravagantes & dangereuses, un certain nombre d'hommes se fût occupé de la morale, des rapports qui subsistent entre les êtres de l'espèce humaine, des devoirs qui en sont les suites, les Gouvernements la Morale, la Législation, la Physique se seraient perfectionnés, & la somme des maux du genre humain eût au moins diminué sur la terre. La Physique & une Morale fondée sur la nature sont les seuls objets dignes de l'attention des hommes ; l'une leur apprend à multiplier les biens dont ils jouissent, à repousser ou du moins à soulager les maux qui les affligent ou les menacent ; l'autre leur enseigne la vertu, & leur prouve qu'elle est le seul soutien des empires, des sociétés, des familles, & la source unique de la félicité publique & particulière. Mais quand les hommes furent une fois parvenus à se persuader

qu'ils avaient un intérêt plus fort que celui de se rendre heureux dans leur existence actuelle ; quand ils ne regardèrent plus ce monde que comme un passage qui devait les conduire à une autre existence bien plus importante que celle dont ils jouissent maintenant, quand des fantômes furent devenus les seuls objets de tous leurs soins, la réalité fut négligée, & l'on se fit un crime de détourner un instant les yeux de dessus les pompeuses chimères sur lesquelles on fondait les espérances & ses craintes. Dès que les Dieux furent regardés comme arbitres du sort des mortels, ceux-ci s'imaginèrent avoir tout fait pour leur bonheur en suivant les voies qu'on leur avait indiquées comme propres à rendre ces Puissances favorables ou à détourner leur colère. Ainsi leurs Ministres devinrent les seuls instructeurs des peuples ; ils n'occupèrent leurs esprits que des êtres invisibles dont ils étaient les interprètes, ils ne leur donnèrent que les connaissances obscures qu'eux-mêmes s'étaient formées, & les nations enivrées de superstition & de craintes, ne firent aucun pas vers la félicité. Lorsqu'elles se trouvèrent heureuses, on leur dit que leur bonheur était un bienfait du ciel, qu'il fallait l'en remercier. Furent-elles infortunées ? On leur dit que leurs maux étaient des châtimens visibles des Dieux, dont il fallait en tremblant adorer les jugemens ; lorsqu'elles voulurent écarter les obstacles qui s'opposaient à leur bien-être, on leur persuada que c'était résister aux volontés du Très Haut ; des citoyens curieux voulurent-ils s'occuper de sciences utiles, on les traita de connaissances frivoles & méprisables, peu nécessaires à des mortels, qui ne doivent avoir que l'autre vie devant les yeux. Enfin des nations heureuses voulurent-elles étendre la sphère de leurs plaisirs ? On leur dit que tout ce qui pouvait leur plaire exciterait la fureur de leur Dieu, qui les condamnait en ce monde aux larmes & aux soupirs.

C'est ainsi que la Religion, jalouse de tout ce qui pouvait détourner l'attention des hommes, voulut les occuper seule ; elle s'empara exclusivement de l'éducation ; elle influa sur la législation ; la politique lui fut subordonnée ; la morale fut réglée par ses caprices ; la paix des sociétés fut sans cesse troublée par les dissensions nécessaires qu'elle fit naître ; la raison & l'expérience furent bannies à perpétuité ; la

vraie science reçut des entraves ou fut proscrite avec dédain, & les nations privées de lumières, d'énergie, d'activité, furent tenues dans l'ignorance & dans un engourdissement, dont elles ne se tirèrent que pour se battre & soutenir les futiles décisions de leurs guides religieux. En un mot la superstition, uniquement occupée de ses fantômes, ne présenta jamais aux hommes des objets faits pour les intéresser ; ses instructions ne formèrent des esclaves ignorants, craintifs, inquiets, qui n'eurent de l'activité que pour se nuire, & qui furent prêts à fouler aux pieds les devoirs les plus saints toutes les fois qu'on leur fit entendre que le ciel le voulait ainsi.

Tels sont les fruits que les nations ont recueillis des instructions de leurs Docteurs sacrés ; ceux-ci toujours ennemis nés de la vérité, de la raison humaine, de la science, furent aveugles eux-mêmes, & prétendirent guider des hommes encore plus aveugles qu'eux, & qu'ils prirent à tâche d'aveugler de plus en plus. Si l'intérêt des hommes, la raison, le bon sens eussent été consultés, les arts se seraient perfectionnés, les travaux auraient été rendus plus faciles, & les nations actives eussent été à portée d'augmenter la somme de leur bien-être ; si l'on eût médité la politique, on aurait bientôt senti que le gouvernement pour être utile doit être juste, & que les sociétés ne peuvent être heureuses, si elles ne jouissent de la liberté, de la sûreté, de la paix ; si l'on eût consulté la raison, l'on eût trouvé que sans mœurs & sans vertu les nations ne peuvent subsister, & que la Religion, les gouvernements & les lois seront toujours inutiles pour contenir les passions des hommes, quand l'éducation, l'habitude, l'opinion, la tyrannie religieuse & politique s'efforceront continuellement de les corrompre, d'égarer les esprits & d'enchaîner les corps.

C'est à ceux qui ont médité ces grands objets qu'il appartient d'instruire les peuples ; eux seuls méritent le nom de Sages ; & ce sont les Sages qui devraient être les seuls Prêtres des nations. Au lieu de former des superstitieux, des lâches, des fanatiques, leurs instructions formeraient des Citoyens généreux, industriels, éclairés, raisonnables. Par là peu à peu l'éducation répandrait des lumières, des connais-

ces, des vertus solides ; une jeunesse ainsi formée, formerait à son tour une postérité vertueuse, éclairée, libre. Chaque Père de famille transmettrait à ses enfants les principes, les sentiments, les vertus qu'il aurait acquis lui-même ; il développerait leur raison, il leur montrerait leurs intérêts les plus réels, il leur ferait de bonne heure contracter l'habitude de se rendre utiles, il leur ferait sentir le prix de l'honneur véritable ; il leur inspirerait le désir de mériter la bienveillance de ceux dont l'estime & les secours leur seront un jour si nécessaires ; il leur prouverait qu'ils sont intéressés à servir la patrie, à s'attacher à la grande famille dont l'association les a faits membres, à se conformer à des lois qui ont pour but le bien de tous ; en un mot il leur apprendrait à chérir les noms sacrés de vertu & de Patrie.

Au milieu de citoyens imbus de ces maximes, un gouvernement équitable, à l'aide des récompenses & des peines, donnerait de nouvelles forces aux instructions domestiques & paternelles ; ainsi la législation viendrait à l'appui de l'éducation ; elle contribuerait à fortifier les préceptes de la morale ; elle encouragerait les talents, elle rendrait la vertu nécessaire ; & le Souverain, intéressé lui-même à faire le bien, serait le Prêtre de la raison, le vrai guide de son peuple, le centre de tous les mouvements de la sphère sociale.

Il n'en fut point ainsi chez des peuples que tout concourut à remplir de terreurs & de superstitions ; ceux qui les instruisirent dans la Religion abattirent leur courage ; ils ne leur apprirent qu'à trembler devant leurs Dieux, à les apaiser par des présents, à les traiter comme des Rois dont la puissance était à craindre. Imbues de ces idées, les nations, après avoir formé des Cours à leurs Monarques célestes, se persuadèrent, comme on a vu, que semblables aux Souverains de la terre, les Dieux du ciel montraient de la prédilection pour ceux qui les servaient & les approchaient de plus près : ainsi l'on s'imagina que les Ministres & les Courtisans des Dieux, les Officiants de leurs palais, les personnes de leur cortège devaient être des hommes privilégiés, bien plus agréables à leurs yeux que le reste des mortels, & qui par leur crédit pouvaient tout obtenir de leurs maîtres.

Dans l'origine des sociétés les Législateurs en furent les premiers Prêtres ; ce furent donc eux qui leur apportèrent des Divinités, des Religions, des Mythologies, & toujours ils demeurèrent en possession d'annoncer & d'interpréter les volontés de leurs Dieux. Le sacerdoce appartient de droit à ces ambitieux bienfaisants ou rusés qui, après avoir mérité la confiance des peuples, s'emparèrent de leur instruction. Ils furent aidés dans leurs fonctions par des personnes éprouvées & choisies, sur lesquelles ils se reposèrent des détails du Ministère sacré, & qui partagèrent avec eux le respect des nations. Ainsi les Prêtres formèrent entre eux un ordre *hiérarchique*, & participèrent à l'éclat de la Majesté Divine, en raison des offices plus ou moins distingués qu'ils exercèrent auprès de la personne des Dieux ; ils constituèrent dans chaque Nation une classe distinguée, qui ne fut point confondue avec le vulgaire, dont la familiarité eût diminué la vénération. Des hommes uniquement destinés à servir les Dieux furent regardés comme Sacrés & Divins ; ils ne furent point placés sur la même ligne que les autres, qui, dégradés à leurs propres yeux, se crurent des profanes. Les Prêtres uniquement occupés de leurs soins importants se renfermèrent avec leurs Dieux dans leurs temples, ils vécutrent dans la retraite, ils se rendirent inaccessibles au vulgaire, & leurs sanctuaires devinrent impénétrables : ce que l'on voit tous les jours perd bientôt le pouvoir d'en imposer ¹⁰.

Anéanti devant son Dieu, objet confiant de ses dédains, le peuple ne se jugea plus digne de présenter lui-même ses offrandes & ses hommages à ce Monarque redouté, qu'il voyait renfermé avec ses Prê-

¹⁰ Le Grand-Prêtre des Juifs n'entrait qu'une fois l'année dans le Saint des Saints. Il s'y présentait tout seul, & non sans une crainte vraie ou simulée d'en mourir. Quelle devait être l'idée que le peuple d'Israël pouvait avoir de son Dieu si redoutable pour le Pontife lui-même. Chez les Païens il y avait des temples qui ne s'ouvraient pareillement qu'une seule fois dans l'année. En matière de Religion les hommes furent toujours traités comme des enfants ; *tremblez devant mon Sanctuaire*, dit Jéhovah. V. LÉVITIC. Ch. 19. *Quiconque approchera du Tabernacle du Seigneur sera frappé de mort*. NOMBRES chap. XVIII vs. 31. *Votre Dieu est un feu dévorant*. DEUTERON Chap. V. vs. 24. etc.

tres dans le fond d'un sanctuaire, il se crut obligé de recourir à l'intercession de ses favoris ; ceux-ci furent seuls en droit de lui parler, de lui présenter les dons du vulgaire, de prier & de sacrifier pour lui, & d'expié ses fautes. Seuls dépositaires des lois qu'ils avaient reçues des Dieux mêmes, ils furent seuls en droit de les interpréter. Ceux qui avaient le privilège exclusif de voir & d'entretenir la Divinité ou d'être inspirés par elle, étaient, sans doute, les seuls qui connussent ses véritables intentions & l'esprit de ses ordonnances. Des fonctions si nobles & si importantes firent partager aux Prêtres la vénération de l'Être invisible dont ils étaient les organes : médiateurs entre lui & les hommes, ils commandèrent aux nations, leurs décrets ne rencontrèrent plus d'obstacles ; qui eût en effet osé leur résister ? Les Rois, soumis comme les derniers de leurs sujets à l'empire des Immortels, furent toujours forcés de plier sous le joug du sacerdoce ; le choix d'un peuple superstitieux pourrait-il être douteux entre ses Maîtres célestes, ses guides sacrés & ses Souverains profanes dont la gloire est éclipsée par celle du Très Haut ? ¹¹

Les connaissances, les talents, la science donnent une supériorité nécessaire à ceux qui les possèdent. Ce fut souvent en apportant des découvertes utiles à des nations ignorantes & sauvages que les Législateurs méritèrent leur confiance, leur firent adopter leurs Dieux, leurs cultes & leurs lois, & parvinrent à les subjuguier. Lorsque les cultes furent une fois établis, & les Prêtres séquestrés du vulgaire, ceux-ci se bornèrent au soin des autels, & dégagés par la générosité des peuples de l'embarras de songer à leur propre subsistance, ils eurent le loisir de se livrer à la contemplation, ils méditèrent pour les autres, & découvrirent souvent des choses avantageuses à la société. Les uns étudièrent les vertus secrètes des plantes, les maladies du corps humain, les moyens de les guérir ; d'autres observèrent le cours des astres & prétendirent bientôt y lire les destinées des mortels ;

¹¹ Nulla res efficacius multitudinem regit quam superstitio : alioqui impotens, saeva, mutabilis, ubi vana religione capta est melius vatibus quam ducibus [suis] paret.
Quint. Curt. Lib. IV. Cap. 10.

d'autres trouvèrent dans la nature des moyens d'étonner leurs concitoyens & d'en imposer à leur crédulité. Les Prêtres furent les premiers Médecins, les premiers Jurisconsultes, les premiers Législateurs, les premiers Juges, en un mot les premiers Savants des sociétés naissantes ¹² ; nous y voyons la Poésie, la Musique, la Médecine, l'Astrologie, la Magie, la Physique exercées par eux, & quelquefois même la Morale & la Philosophie ; leur savoir les fit considérer de tout le monde. Le souverain se servit d'eux dans ses entreprises ; le soldat les respecta au sein même du carnage. Chacun eut besoin de leurs secours ; chacun trouva dans son Prêtre des ressources, & le crut un homme divin, parce qu'il ne connut pas les secrets de son art. Aussi le sacerdoce eut-il soin de ne point communiquer la science ; en passant par ses mains les connaissances les plus simples contractèrent toujours un ton énigmatique & mystérieux qui en retarda visiblement les progrès ; jamais les Prêtres. ne consentirent à découvrir la vérité toute nue, elle fut toujours masquée par eux sous des allégories, exprimée par des hiéroglyphes, couverte des ombres du mystère, réservée à un petit nombre d'hommes éprouvés & défigurée pour les autres par l'alliage du mensonge & du merveilleux ¹³.

Nous n'en serons point étonnés quand nous réfléchirons que ce qui est simple, familier & connu, perd ses droits sur l'admiration des hommes, au lieu que le mystère irrite leur curiosité, le merveilleux fait

¹² En Egypte les Prêtres étaient Juges ; leur chef portait au col Un Saphire qu'on appelait *Vérité*. V. Aelian. var. Histor. XIV. Cap. 34. Les Druides exerçaient les fonctions de Juges parmi les Celtes.

¹³ L'allégorie consiste à énoncer une chose de manière à en faire entendre une autre. L'antiquité nous atteste que l'*allégorie* était une invention d'Egypte ainsi que les *hiéroglyphes* : les Prêtres, jaloux de leurs découvertes, les imaginèrent comme des moyens de les transmettre à leurs successeurs, sans les faire connaître au vulgaire. Tous les Prêtres furent toujours mystérieux ; parmi les Druides il était défendu de coucher leur doctrine sacrée par écrit, de peur qu'elle ne fût examinée. C'est par le même principe que les plus rusés des Prêtres Chrétiens ont voulu ôter des mains du peuple les livres sur lesquels leur croyance est fondée ; il est évident que rien n'est plus absurde que d'imaginer qu'un Dieu bon & sage, voulant faire connaître ses intentions aux hommes, puisse se servir d'allégories, c'est-à-dire, d'un langage inintelligible pour le plus grand nombre d'entre eux.

travailler leur imagination & ils sont stupéfaits à la vue des choses qui surpassent leur entendement. Tout homme qui se dit possesseur d'un secret important, devient considérable aux yeux du vulgaire, acquiert de la supériorité, est regardé comme un être favorisé des cieux, C'est sur ces dispositions que furent toujours fondés les mystères ; les Prêtres par leur moyen se firent considérer, & ne communiquèrent leurs secrets qu'après s'être, par des épreuves multipliées ; assurés de la discrétion de ceux dont ils avaient irrité la curiosité ¹⁴.

Comme les Dieux furent réputés les auteurs de tous les événements qui arrivent dans ce monde, il fut naturel de consulter leurs ministres dans toutes les entreprises & de ne rien faire sans leur aveu ; par là les Prêtres devinrent les arbitres du sort des Etats, tantôt ils encouragèrent les nations par des oracles favorables, tantôt ils les abattirent par des prédictions & des présages sinistres. De là cette foule d'Inspirés qui, sous les noms de *Devins*, de *Voyants*, de *Prophètes*, d'*Augures*, d'*Haruspices*, décidèrent de toutes les entreprises, rendirent souvent inutiles les projets les plus avantageux, furent toujours sûrs de commander à la stupidité des peuples & d'allumer dans leurs âmes les passions les plus contraires aux intérêts de la société ¹⁵.

Les connaissances sublimes & variées des Prêtres les rendirent plus chers, plus précieux, plus respectables aux nations ; les ressources continuelles qu'elles crurent trouver en eux, leur crédit auprès des Dieux, la supériorité nécessaire que l'expérience leur donna sur les

¹⁴ Strabon Liv. XVII dit que Platon & Eudoxe, après un séjour de treize ans en Egypte, pendant lesquels ils ne cessèrent de faire leur tour aux Prêtres d'Héliopolis & de ramper devant eux, ne purent en rien obtenir que la découverte par laquelle on leur apprit que la vraie mesure de l'année était de six heures plus longue que celle qui était en usage chez les Grecs. Le ton mystérieux & fanatique de la Doctrine de Pythagore & de Platon est dû visiblement aux Prêtres Egyptiens dont tous deux avaient pris des leçons.

¹⁵ Euripide dit que *celui qui devine le mieux est le meilleur Prophète*. Les Prophètes des Hébreux étaient évidemment des Jongleurs, des Devins, des diseurs de bonne aventure, tels que ceux qu'on trouve dans tous les pays du monde, vivant de la simplicité des peuples.

autres citoyens, les fit regarder comme l'ordre le plus important de toute société. Le merveilleux vint encore à leur secours ; plusieurs d'entre eux étudièrent la nature & mirent à profit ses phénomènes pour étonner, éblouir, intimider le vulgaire ; celui-ci toujours ignorant, crut ces effets surnaturels, & son imagination prévenue vit sans cesse tout ce que ses Prêtres voulurent lui faire voir ¹⁶. De là cette foule de prodiges, de prestiges, de miracles que l'on regarda comme des signes indubitables de la volonté du ciel, qui s'expliquait par le désordre ou la suspension que les Dieux à la voix de leurs Prêtres mettaient dans les lois de la nature. Ces merveilles prétendues assurèrent de plus en plus la puissance sacerdotale, confondirent la raison des peuples, & les disposèrent à croire aveuglément tout ce qu'on voulut proposer à leur crédulité. En effet comment résister à des hommes auxquels la nature elle-même est forcée d'obéir ? Comment douter de la vérité de leurs paroles, tandis que le ciel & la terre leur rendaient les plus éclatants témoignages ? Comment refuser de soumettre la raison à des personnages capables d'opérer des merveilles si propres à la confondre ? C'est à force de prodiges que l'on peut venir à bout de dompter la raison ; une œuvre surnaturelle, qui n'est jamais qu'un effet dont le peuple ne connaît point la vraie cause, sera toujours, pour lui un argument plus fort que les raisonnements les plus sensés ; la raison ne parle souvent qu'à des hommes incapables de l'entendre & de suivre les preuves dont elle s'appuie ; un miracle parle aux yeux des hommes les plus grossiers, & porte la conviction avec lui.

La plupart de ceux qui ont donné des Religions aux hommes ont donc prouvé leurs missions par des miracles ; mais toutes les Reli-

¹⁶ Tous les tours ou miracles, que la Bible attribue à Moïse & aux Sorciers de Pharaon, semblent prouver que les Prêtres d'Égypte possédaient un grand nombre de secrets de physique & de chimie que leur génie mystérieux a fait perdre depuis. Peut-être que Moïse, dont la face parut resplendissante aux Israélites, avait connaissance du *phosphore* de Godefroy. Quels miracles les Prêtres du Paganisme n'auraient-ils pas pu opérer à l'aide de la poudre à canon, & du magnétisme; etc. ! Moïse avait, sans doute, beau jeu avec les Israélites puisqu'il leur faisait croire qu'une colonne de nuée les conduisait, tandis que cette colonne n'était réellement qu'un brasier qu'il faisait porter à la tête de l'armée, suivant l'usage des Orientaux.

gions du monde datent des temps d'ignorance ; plus les peuples sont ignorants plus le merveilleux a de pouvoir sur eux, & plus on est en droit de récuser leur témoignage ; cependant dès que nous doutons de la vérité d'une Religion, on nous ferme la bouche en nous citant les merveilles que ses fondateurs ont opérées aux yeux d'une multitude, dont on reconnaît l'ignorance & la stupidité : on voit que des prestiges, dont une populace sans lumière fut témoin, servent encore de preuves à des hommes plus éclairés que la réflexion & l'expérience ont détrompés du merveilleux. Ce ne fut jamais que dans les temps de ténèbres que les Prêtres eurent le pouvoir de faire descendre du ciel les titres de leur grandeur, mais ces titres s'effacent, s'anéantissent, & peuvent difficilement se renouveler lorsque les nations sont parvenues à s'éclairer. Dans les sociétés instruites il ne se fait plus de miracles ; alors le sacerdoce, faute de pouvoir en opérer de nouveaux, est réduit à faire usage des miracles anciens ¹⁷.

¹⁷ On voit par là pourquoi les Prêtres ont toujours été ennemis de la science & des nouvelles découvertes.

À mesure que les hommes deviendront plus instruits, la puissance sacerdotale doit nécessairement diminuer ; l'étude de la nature doit surtout déplaire aux Prêtres, elle est propre à renverser leurs systèmes métaphysiques, & à leur ôter à jamais le pouvoir de faire des miracles.

À l'égard de l'esprit mystérieux que l'on voit régner dans toutes les Religions tant anciennes que modernes, il est fondé, comme on a dit, sur ce que les hommes se font communément une haute idée de ce qu'ils ne comprennent pas ; les choses qu'on leur cache font travailler leurs cerveaux. Synésius dit avec raison « *que le peuple méprise toujours ce qui est facile à comprendre, & que par conséquent il faut que la Religion lui présente quelque chose de surprenant & de mystérieux pour frapper ses yeux & pour exciter sa curiosité.* » La Religion Romaine est bien plus populaire que la Religion Protestante, vu que la première est plus absurde & plus hérissée de mystères, tandis que la seconde s'est rendue difficile sur quelques Dogmes insensés, quoiqu'elle en admette tant d'autres, aussi contraires au bon sens. Peut-être que l'obscurité, la bizarrerie, l'absurdité mystérieuse du Christianisme sont les causes de l'avidité avec laquelle il fut reçu. En matière de Religion la plus divine est la plus merveilleuse, la plus inconcevable est la meilleure.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre V

De la Théocratie ou du gouvernement Sacerdotal.

[Retour à la table des matières](#)

TELLES sont les armes avec lesquelles le sacerdoce est parvenu à conquérir les nations, & à se placer sur le trône de l'univers, à côté des Dieux devant lesquels il faisait trembler les hommes. Les erreurs du genre humain se sont diversifiées ; des superstitions vieilles & tombées dans le mépris ont fait place à des folies nouvelles ; les Dieux eux-mêmes ont changé, mais quel que fût leur sort, les artifices, les ressources & le pouvoir de leurs Ministres furent toujours les mêmes ; les espérances & les craintes des peuples, leur ignorance & leur crédulité, leur passion pour le merveilleux rendirent les Prêtres en tout temps les maîtres & les guides des nations ; toujours ils commandèrent à leur imagination, ils enchaînèrent leurs esprits, ils partagèrent le pouvoir & la majesté des Dieux qui furent en règne.

Si, comme on a vu dans le chapitre précédent, les Législateurs des peuples en furent les premiers Prêtres ; par une suite nécessaire ils en devinrent souvent les premiers Souverains. Plus on s'enfoncera dans

l'antiquité plus on y verra le sacerdoce & le pouvoir suprême exercés par les mêmes hommes. Rien en effet ne fut plus naturel que de se soumettre en tout & sans réserve à l'autorité de ces personnages respectables dont on avait reçu tant de bienfaits, que l'on supposait les favoris des Dieux, qui opéraient tant de merveilles, par le ministère desquels on recevait les volontés du ciel. Que de titres pour leur accorder la soumission la plus aveugle, la confiance la plus entière, la vénération la plus profonde ! Quel ascendant ne doivent pas donner à ceux qui les possèdent sur une multitude ignorante, la connaissance des secrets de la nature, le talent de la parole, l'art d'allumer l'imagination, le secret d'abattre l'âme & surtout le privilège de faire parler les Dieux ! Rien ne peut, sans doute, égaler le pouvoir qu'une âme forte ou rusée, à l'aide de l'enthousiasme & des prodiges, sait prendre sur des âmes faibles, tremblantes, dénuées d'expérience & de la faculté de penser.

Ne soyons donc point surpris si nous trouvons presque partout des vertiges plus ou moins marqués du gouvernement sacerdotal ; il dut être absolu & despotique parce que la volonté des Dieux doit être la règle des hommes & n'est point faite pour rencontrer des obstacles ; il dut être illimité dans son pouvoir, parce que ce serait un crime que d'oser faire un pacte ou des conventions avec un Dieu, que sa puissance suprême dispense de toute obligation, & qui ne peut s'asservir à aucuns devoirs. Les lois pénales durent être effrayantes, parce qu'il n'est point de plus grand crime que de désobéir à son Dieu ou de se révolter contre lui ; ce gouvernement dut être violent & tyrannique parce que la terreur en fut la base ; il dut être insensé parce qu'il eut pour règle & pour modèle des êtres fantasques & déraisonnables, copiés d'après les plus méchants des hommes ; enfin l'impunité enhardissant sa licence, il dut tout se permettre & faire éclore les abus les plus criants.

Tant que le gouvernement sacerdotal n'eut point de concurrent, on lui donna le nom de *Théocratie* ou de gouvernement divin. Dieu fut censé gouverner par lui-même toutes les fois qu'il n'eut que ses Mi-

nistres pour représentants, des Prêtres pour Interprètes de ses volontés ; cependant à la longue des profanes ambitieux, respectant peu les droits du sacerdoce, sont presque partout parvenus à lui ravir une portion de sa puissance divine. Ce fut, sans doute, l'abus que les représentants de la Divinité firent de leur pouvoir, ce furent l'indolence présomptueuse & les excès des Prêtres souverains, qui engagèrent les peuples & les soldats à consentir à ce partage de l'autorité souveraine ¹⁸.

Le sacerdoce fit une faute irréparable pour avoir négligé de toujours réunir la force des armes à celle de l'opinion, ce qui aurait rendu son empire éternel.

Ainsi la tyrannie sacerdotale se détruisit elle-même en grande partie ; des guerriers actifs, ambitieux, arrachèrent peu à peu le sceptre des mains trop faibles pour le soutenir, ou qui en avaient visiblement abusé ; ils dépouillèrent les Dieux & leurs Ministres d'un pouvoir trop étendu, ils laissèrent à ceux-ci le soin de gouverner les esprits, & se chargèrent eux-mêmes de l'administration politique ; par là il s'établit deux Législateurs & deux Puissances dans toutes les nations. Mais le sacerdoce conserva toujours le droit de parler au nom des Dieux & de

¹⁸ Les livres des Hébreux nous montrent un Législateur envoyé par un Dieu tout sacerdotal, uniquement occupé de ses Prêtres qui veut que son peuple choisi n'obéisse qu'à des Prêtres. Ce ne fut qu'à la longue que les Hébreux, devenus guerriers, arrachèrent aux Prêtres leur pouvoir & forcèrent le Dieu & son Prophète de leur donner un Roi *qui combattit à leur tête*. Le Dairi des Japonais fut longtemps le Pontife & le Roi de ce pays ; à la fin la puissance civile fut arrachée de ses mains par un Général ambitieux. La Théocratie subsista fort longtemps chez les Mahométans, dont les *Califes* ou successeurs de Mahomet, furent des despotes spirituels & temporels, jusqu'à ce que la puissance civile fut ôtée & des hommes trop indolents pour l'exercer. Dans l'Indostan la Caste des *Bramines* ou Prêtres de l'Indostan, se prétend supérieure à celle des *Rajas* ou Princes ; il fut un temps où le sceptre était entre les mains de ces Prêtres. La Théocratie subsista longtemps en Europe ; le Pape au nom de son Dieu, dont il se dit le Vicaire, y exerça le pouvoir le plus absolu sur les Rois de sa secte. Son insolence & son avidité révoltèrent peu à peu les Souverains & dégoûtèrent quelques peuples de son joug ; cependant l'on ne peut douter que les Gouvernements Chrétiens ne soient encore partout honteusement soumis aux Prêtres.

faire chanceler les Rois mêmes sur leur trône ; sa puissance spirituelle, fondée sur l'opinion, fut toujours assez forte pour ébranler les Empires jusque dans leurs fondements.

Les Prêtres néanmoins, peu contents du pouvoir qui leur était resté, cherchèrent toujours à remonter sur le trône dont une force profane les avait chassés ; dans toutes les nations la puissance spirituelle fut la rivale & l'ennemie de la puissance temporelle : le prêtre n'oublia jamais que ses droits venaient du ciel ; jamais il ne fut véritablement soumis aux Souverains de la terre. Toutes les fois qu'il se sentit trop faible pour combattre l'autorité politique à visage découvert, il cabala sourdement contre elle, il regarda toujours les Rois profanes comme des usurpateurs, & il ne leur pardonna que lorsque ceux-ci se laissèrent guider par lui, & lui permirent de régner sur eux-mêmes.

Les annales d'un grand nombre de peuples nous soumettent des exemples mémorables de l'ascendant que le sacerdoce sut prendre sur les Rois. Diodore de Sicile nous apprend que les Prêtres de Méroë ordonnaient à leur Monarque de se donner la mort, dès qu'il avait eu le malheur de déplaire à la Divinité ; le Souverain, sans répliquer, était obligé de se conformer à ce terrible arrêt. Nous voyons chez les Hébreux un conflit perpétuel entre les Rois d'un côté, & les Prêtres, les Inspirés, les Prophètes d'un autre ; tout Prince qui ne fut point aveuglément dévoué aux Ministres du Très-Haut fut communément traversé dans toutes ses entreprises, & n'eut pour l'ordinaire qu'une fin tragique à espérer. Parmi les Chrétiens le sacerdoce donna dans tous les siècles des preuves fréquentes de son pouvoir ; souvent les hommes de cet ordre ont jugé & déposé leurs Souverains. Aujourd'hui même encore dans les pays qui se flattent d'être les plus éclairés, le levain de la superstition est toujours assez fort pour embraser l'imagination des peuples fanatiques, disposés à venger les outrages prétendus que, la puissance souveraine ose faire à leur Dieu ; ce Dieu fait cause commune avec ses Ministres ; il est bien rare qu'il laisse impunies les injures qu'on leur fait ou le mépris de leurs ordres.

Tout favorisa le sacerdoce dans ses entreprises, ses prétentions, ses attentats ; les préjugés qui lui attachaient le vulgaire furent bien plus forts & plus enracinés que ceux qui les soumettaient à leurs souverains temporels. Il n'est guère de contrées où l'intérêt des Prêtres n'ait fait couler à grands flots le sang des nations. Les peuples plongés dans l'ignorance eurent communément dans leurs guides spirituels une confiance opiniâtre, fatale à leur propre tranquillité. L'intérêt du Prêtre fut toujours l'intérêt de son Dieu, les droits du Prêtre furent les droits de ce Dieu, les prétentions furent fondées sur l'autorité divine, ses opinions passèrent en tout temps pour des oracles du ciel, ses crimes mêmes furent sacrés & les lois civiles n'eurent point le droit de les punir. Ainsi le ciel & la terre s'armèrent de concert lorsqu'il fut question des intérêts du sacerdoce ; les Rois eux-mêmes n'y touchèrent point impunément, ils furent obligés de se soumettre comme les autres à ses décisions ; ils s'exposèrent à une perte certaine dès qu'ils voulurent y résister. Quels droits plus incontestables que ceux que la Divinité a formellement donnés ? Quelle force peut résister à l'épée du Seigneur ?

Toutes les fois que des Souverains essayèrent de limiter le pouvoir de ces hommes indomptés, méprisèrent leurs opinions futiles, voulurent arrêter leurs excès & dompter leur opiniâtreté, en un mot crurent devoir les empêcher d'abuser de leur puissance, aussitôt mille clameurs s'élevèrent de toutes parts. La majesté de l'être suprême se trouvait outragée, le culte était en danger, les fondements du temple étaient ébranlés, les nations étaient menacées des plus affreux désastres. Les noms d'*impies*, de *sacrilèges*, d'ennemis du ciel, d'usurpateurs, de tyrans, furent prodigués aux Monarques qui n'eurent point pour l'*Ordre sacré* la déférence qu'il exigeait. *Vous allez tous périr ! Le ciel est irrité ! Les Dieux sont attaqués ! Le temple est profané ! la puissance civile met la main à l'encensoir !* Tels sont les cris de guerre du sacerdoce ; à ces mots effrayants, dans les temps d'ignorance & de vertige, le fanatique aiguisa ses couteaux, les peuples se soulevèrent, ils suivirent sous leurs guides spirituels l'étendard de la révolte, & mille bras se présentèrent pour servir contre le trône la

vengeance des ministres des autels. Le ciel fut toujours prêt à prendre parti pour ses serviteurs irrités ; tout Prince qui leur résista se révolta contre Dieu même, il devint dès lors indigne de vivre ou de régner. Ne soyons point surpris de ces maximes si nuisibles au repos des Etats, ni des excès qui en furent les conséquences nécessaires ; dès que les Dieux sont les maîtres des Rois ainsi que des sujets ; dès que rien n'est plus important que leur culte ; dès que la Religion est supposée d'institution divine ; dès que les Prêtres sont les seuls dépositaires des volontés du Très-Haut, la puissance temporelle doit être en tout subordonnée à la puissance spirituelle ; tout Prince qui lui résisterait serait un rebelle insensé, qui méconnaîtrait la source de sa propre autorité. Si le pouvoir des Rois n'est, comme tant de Souverains ont follement prétendu, qu'une émanation de celui du Très-Haut, si c'est à Dieu seul qu'ils reconnaissent devoir leur autorité, & si d'un autre côté les Prêtres sont les uniques interprètes des volontés de ce Dieu, il n'est point douteux que d'après ces principes un Monarque est déchu de son pouvoir dès que le ciel déclare sa volonté par la bouche de ses Ministres ; si sur leurs ordres il refusait de déposer le sceptre & la couronne, il ne serait plus qu'un usurpateur ; si c'est Dieu qui fait les Rois, Dieu doit avoir en tout temps le droit de les défaire.

D'où l'on voit que les Souverains en prétendant n'être redevables de leur pouvoir qu'à Dieu seul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions, se sont mis dans une dépendance réelle du caprice des Prêtres, toujours seuls en droit de faire parler la Divinité ; mais lorsque celle-ci se sera une fois expliquée, lorsqu'elle aura rejeté ou proscrit le Souverain qui lui déplâit, quel parti prendront les peuples ? Combattront-ils contre Dieu même ? S'exposeront-ils à sa colère éternelle ? Non, sans doute ; *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Les Rois ne sont à craindre qu'en ce monde, la vengeance divine s'étend au delà même du trépas. D'après ces notions les peuples ne peuvent donc hésiter à se déclarer pour leurs Prêtres, & chaque fanatique religieux doit se persuader qu'il fait une action méritoire en détruisant le Prince que ses Prêtres lui désignent comme un rebelle, un tyran, un être proscrit par son Dieu même. Dans un pays superstitieux le sort des Rois doit être

perpétuellement dans les mains du sacerdoce ; si les peuples étaient conséquents, les Théologiens seraient toujours les seuls arbitres des Empires & de ceux qui les gouvernent ; ceux qui parlent au nom des Dieux sont faits pour être les vrais maîtres des Nations & pour n'en point reconnaître ici-bas ¹⁹.

En effet le pouvoir sacerdotal est partout établi sur les fondements les plus solides ; il a pour lui les craintes & les espérances des hommes ; l'éducation, l'habitude, l'ignorance & la faiblesse viennent continuellement à son secours & affermissent son empire. Cébes nous représente l'imposture comme assise à l'entrée de la porte qui conduit à la vie, & faisant boire à tous ceux qui s'y présentent la coupe de l'erreur. Cette coupe c'est la superstition ; ses Ministres s'emparent des premières années de la jeunesse, l'éducation des citoyens est partout confiée aux interprètes des Dieux ; elle n'a pour objet que de les infecter de la contagion sacrée, de les prémunir contre les remèdes afin de les mettre pour la vie sous la dépendance de leurs Charlatans spirituels. Ainsi dès l'enfance l'homme s'accoutume à ne rien voir de si grand que son Prêtre ; les premiers soins des instituteurs de la jeunesse se bornent à lui inspirer un attachement servile pour des chimères utiles au sacerdoce, une soumission profonde à ses ordres, une confiance aveugle dans ses décisions, un respect insensé pour ses Mystères, une aversion très forte pour la raison. Ces Instituteurs sentent que c'est dans un âge tendre & dépourvu d'expérience qu'il faut semer les idées sur lesquelles l'importance du sacerdoce doit un jour se fonder. C'est ainsi que dans tous les pays les Prêtres se forment une pépinière d'esclaves, qui dans l'âge mûr seront prêts à embrasser leur

¹⁹ Les Prêtres dans les nations modernes ne portent point les armes ; le Papisme (c'est-à-dire la secte la plus sacerdotale & la plus sanguinaire du Christianisme) a pour maxime que l'Eglise *abhorre le sang* ; il est vrai que ses Prêtres ne le répandent guère par eux-mêmes ; ils ont communément à leurs ordres des Princes & des Magistrats qui les dispensent de cette peine ; ceux-ci se trouvent trop heureux d'être les vils exécuteurs de leurs vengeances divines. Les Druides, chez les Gaulois & les Germains, exécutaient les criminels & les immolaient aux Dieux. Les Prêtres du Paganisme & du Judaïsme étaient de vrais bouchers, que leurs sacrifices dégoûtants devaient familiariser avec la cruauté.

cause, à seconder leurs passions & à produire les révolutions qu'ils se croiront intéressés à exciter. Par l'effet d'une politique insensée l'éducation n'est que l'art de faire des superstitieux, des fanatiques & de mauvais citoyens ²⁰.

La vénération des peuples pour les Ministres de la Divinité ne fut jamais stérile ; ils ne tardèrent point à combler de présents, de donations & de récompenses les favoris du ciel, aux instructions, aux intercessions & aux importants services desquels ils s'imaginèrent qu'était due la prospérité des Etats. Il ne faut donc point s'étonner des richesses qu'en tous lieux la superstition généreuse des Monarques & de leurs sujets accumula de siècles en siècles sur les Prêtres, dont les sacrifices, les prières, les méditations, que dis-je ! dont l'inaction & l'oisiveté furent regardés comme les causes de la faveur du Très-Haut. On crut enrichir Dieu lui-même en comblant ses amis, & ses serviteurs, d'honneurs, de pouvoir, de bienfaits, & en les faisant nager dans l'abondance. On ne vit rien de plus légitime que de les faire vivre dans une splendeur qui répondît à la dignité du maître qu'ils servaient ²¹.

L'oisiveté tranquille, abondante & honorée dont les bienfaits des Rois & des peuples firent jouir le sacerdoce, lui procura le loisir de méditer ; une vie dégagée de soins & de travaux dut être favorable à la rêverie : la Divinité fut, sans doute, le principal objet de celle des Prêtres qui lui devaient leur existence, la considération, les richesses dont

²⁰ Nos deux Universités d'*Oxford* & de *Cambridge* jouissent, comme on sait, de revenus immenses, qui vont, dit-on, à près de 200 000 livres sterling ; cependant personne n'ignore que ces deux Ecoles sont dans des principes très opposés aux intérêts de notre nation & sont des pépinières de *Jacobites*, ou d'Esclaves.

²¹ La plupart des Monastères que l'on trouve en Europe, ainsi que ceux qui subsistaient dans notre Ile avant la Réformation, ont été fondés dans des siècles d'ignorance & de superstition par des scélérats puissants, qui après avoir vécu comme des Tyrans & des Bêtes féroces, croyaient racheter leurs péchés en dotant richement des Prêtres fainéants. Parmi nous, Ossa, Prince Saxon très méchant, s'est surtout distingué par les riches Donations qu'il a faites à l'Eglise. L'Empereur Constantin, qui fut un scélérat, fut le plus grand bienfaiteur du Clergé Chrétien ; en récompense le Clergé le montre comme un Saint.

ils jouissaient. Il fallut s'en occuper, afin de prescrire aux peuples ce qu'ils devaient faire & penser ; mais comment s'accorder sur les choses qui regardent un objet si vague que la Religion & que tous les hommes sont forcés de voir si diversement ? Il n'y eut donc aucune harmonie entre les systèmes que firent éclore les contemplations sacerdotales ; ils furent sujets à des contestations éternelles ; on ne put jamais convenir de rien, & la force seule fut capable de terminer les querelles. Les Ministres de la superstition raisonnèrent & disputèrent toujours entre eux sur le Dieu qu'ils annonçaient aux mortels, sur ses attributs, sur la façon d'entendre ses oracles, sur le culte qui lui plaisait le plus, sur sa façon d'agir, etc. ; ces objets prirent dans les esprits des modifications peu uniformes ; les Prêtres, uniquement d'accord sur la nécessité de proscrire la raison, ne purent convenir d'aucun autre point, & leurs vaines hypothèses ne présentèrent en tout temps qu'une mer de conjectures & d'incertitudes, dans laquelle l'esprit humain fut forcé de se perdre. La vanité, l'intérêt, l'entêtement sont les vraies sources des sectes, des hérésies & des divisions entre les Prêtres. Les brigands se battent communément quand il s'agit de partager le butin.

Ces inconvénients eussent été peu fâcheux si les querelles du sacerdoce, réservées aux hommes de cet ordre, n'eussent point intéressé le repos des nations ; mais rien de ce qui regarde le ciel ne doit être indifférent aux mortels ; ainsi les Souverains & les sujets se crurent indispensablement obligés de prendre part aux disputes de leurs guides spirituels ; ils se seraient fait un crime de rester les spectateurs indifférents de leurs combats ; ils crurent qu'il s'agissait de leur propre bonheur, tandis qu'il ne s'agissait que de l'ambition des Prêtres, de leur vanité puérile, & de leurs offrandes. On supposa follement que le bien-être des Etats devait nécessairement dépendre de leurs opinions. Des mots inintelligibles pour ceux mêmes qui les avaient inventés, des explications arbitraires, des cérémonies ridicules, suffirent en tout temps pour faire naître le trouble ; le sang des citoyens coula pour cimenter les systèmes bizarres de quelques fourbes ignorants qui jamais ne purent partager paisiblement entre eux les dépouilles des nations.

Des Souverains dévots se crurent intéressés à faire valoir les opinions de leurs Prêtres & à se conformer à leurs vues, se prêtèrent lâchement aux passions, à l'orgueil & aux vengeances des plus indociles & des plus inutiles de leurs sujets ; ils leur immolèrent de gaieté de cœur des hécatombes humaines ; ils devinrent les protecteurs de leurs folies, les champions de leurs querelles, les ministres de leurs passions, les persécuteurs, les bourreaux d'un grand nombre de citoyens utiles, vertueux & tranquilles, dont tout le crime consistait à refuser de se soumettre aux décisions hautaines, aux cérémonies capricieuses, aux opinions étranges qu'un sacerdoce arrogant voulait leur imposer. L'humanité est révoltée à la vue des vexations, des proscriptions & des massacres que l'ambition, l'orgueil & l'opiniâtreté des Prêtres a produits dans ce monde ; la raison est interdite & consternée en parcourant les annales de ces hommes révéérés qui, couverts de l'Egide de la Divinité, ont depuis des milliers d'années inquiété, persécuté, exterminé les malheureux habitants de la terre, & qui furent constamment les fléaux des Souverains & des sujets.

De siècle en siècle on vit sortir du sein de l'Ordre sacerdotal des spéculateurs extravagants, qui prétendirent avoir fait de nouvelles découvertes sur la Divinité & ses voies ; ils ne firent que diversifier les erreurs & les rêveries du genre humain, & les Nations payèrent de leur sang les systèmes inconcevables qu'ils leur annonçaient comme les objets les plus intéressants pour elles. Les peuples ne furent jamais que des instruments aveugles & vils de leurs Prêtres, qui les enivrèrent de leurs propres passions, de leurs délires ou de leurs impostures ; ils se crurent trop heureux de périr pour une si belle cause ; ils ne s'aperçurent jamais que ce qu'on leur donnait pour des oracles de Dieu n'était véritablement que les folies de quelques mauvais citoyens, enthousiastes, opiniâtres, ambitieux & fourbes.

De toutes les voies que le sacerdoce a suivies pour retenir les peuples sous le joug, il n'en fut point de plus efficace que l'ignorance, le mépris de la raison & cet abrutissement honteux où toujours il s'efforça de les plonger & de les retenir. Si les Ministres des Dieux

furent jamais d'accord sur quelque chose, ce fut dans le projet d'aveugler ceux qu'ils voulurent guider. Le premier de leurs principes fut toujours de décrier la raison, d'en interdire l'usage, de la soumettre à leur propre autorité. Il faut au sacerdoce des esclaves qui ne voient que par ses yeux. Si en cela il consulta ses propres intérêts, il fit au genre humain une plaie profonde & incurable ; celui-ci ayant une fois appris à se défier de la seule lumière que la nature lui ait donnée pour distinguer le vrai du faux, le bien du mal, l'utile de ce qui est nuisible, ne connut plus d'autre règle que l'intérêt de ses Prêtres, & se porta au crime avec ardeur toutes les fois qu'ils l'ordonnèrent.

Cessons donc d'être surpris des obstacles que le sacerdoce mit en tout temps aux progrès des connaissances humaines, de la haine invétérée qu'il voua à la Philosophie, & des persécutions qu'il suscita dans tous les siècles contre ceux qui voulurent instruire, éclairer, détromper leurs concitoyens, les arracher à la superstition pour les ramener à la raison. Les vrais amis du genre humain trouvèrent toujours dans les Prêtres des ennemis implacables, qui à force de clameurs ou de violences étouffèrent les plaintes de la sagesse & de la liberté outragées. Leur amitié n'est réservée que pour les complices de leurs sinistres projets, ou pour des âmes abjectes qui auront pour leurs ordres une obéissance respectueuse, faite pour tenir lieu de talents & de vertus ²². Tout homme qui pense, ou qui fait penser les autres, est l'ennemi naturel de tous ceux donc le pouvoir n'est fondé que sur l'absence totale de la réflexion. Les siècles les plus avantageux au sacerdoce furent ceux où les nations abruties & barbares ne virent que par les yeux de leurs Prêtres ; ces temps heureux furent pour eux des siècles d'or ; ce

²² Socrate mourut la victime des Prêtres ; Aristote fut obligé de se condamner à un exil volontaire parce qu'Eurymédon, Prêtre de Cérès, l'accusa d'impiété. Descartes fut forcé de s'expatrier, etc. Mahomet se vantait d'être le *Prophète sans lettres*. Omar son successeur fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. St Grégoire Pape détruisit autant qu'il put tous les ouvrages des anciens. De tout temps la superstition & la politique ont déclaré la guerre éternelle à tous les auteurs & aux livres qui pouvaient éclairer les hommes. St Paul nous met en garde contre la science qui, selon lui, n'est propre qu'à *enfler*, c'est-à-dire, à donner du ressort aux esprits.

fut dans ces temps de ténèbres & de superstition que l'on vit des Pontifes hautains ; fouler aux pieds les têtes des Monarques avilis, leur ordonner insolemment de descendre du Trône, soulever les peuples contre les Princes assez hardis pour leur désobéir, enfin attirer dans leurs trésors les richesses & la substance des peuples, réduits à l'indigence pour enrichir les favoris de leur Dieu ²³.

L'abus fait toujours le pouvoir, & la licence est la compagne fidèle de l'impunité ; le Prêtre, regardé partout comme l'organe du ciel, ne fut jamais celui de la raison ; l'orgueil, l'avarice, la vengeance, la fourberie dictèrent continuellement ses arrêts ; quand le pouvoir sacerdotal fut une fois établi, la Divinité ne fut plus occupée que du soin d'étendre l'autorité de ses serviteurs, d'augmenter leur considération & leurs richesses, de menacer & de détruire tous ceux qui eurent la témérité de leur résister. Que dis-je ! La bonté des Dieux s'occupait même de leurs plaisirs ; en plusieurs pays la prostitution fut ordonnée en leur nom ; les abominations les plus étranges furent couvertes du manteau de la Divinité ; les hommes ne raisonnent plus & se soumettent à tout dès qu'on leur impose le silence en son nom ²⁴.

²³ Alexandre III Pape mit le pied sur la gorge de l'Empereur Frédéric Barberousse. Le même Pape fit fouetter le Roi d'Angleterre Henri II. Le Pape Célestin III se fit mettre une couronne entre les pieds & la posa ainsi sur la tête de l'Empereur Henri VI, qui se tenait à genoux devant lui ; il la renversa aussitôt pour lui apprendre ce qui lui arriverait s'il n'était pas soumis au Saint Siège. Samuel déposa Saül, qu'il avait fait Roi d'Israël, & donna sa couronne à David. Les Evêques Français déposèrent Louis le Pieux dans un Concile tenu à Soissons. Le Grand-Prêtre de Congo est en droit de déposer le Souverain du Pays, etc., etc.

²⁴ Chez les Babyloniens la Religion voulait qu'une fois dans la vie chaque femme allât se prostituer dans le temple d'Astarté. Les mystères des Païens n'ont été très souvent que des scènes d'impudicités. Le Pontife de Calcuta a le privilège de déflorer pour son Dieu la femme du Souverain. Chez les Nègres le serpent qu'ils adorent choisit parmi les filles du pays celles qu'il veut honorer de ses embrassements. Partout où les Prêtres ont du pouvoir, leurs mœurs ne tardent pas à se corrompre. Chez les Juifs, les Prêtres enfants d'Héli *dormaient avec les femmes qui venaient invoquer le Seigneur à l'entrée du Tabernacle*. Les Prêtres Espagnols & Portugais vivent, comme on sait, dans la plus grande licence, sans que les maris jaloux osent trouver à redire aux débauches que ces guides spirituels commettent

En un mot si l'ambition des Rois dépouilla le sacerdoce des apparences de la souveraineté, il lui resta toujours un pouvoir assez grand pour en imposer aux Monarques eux-mêmes ; ceux-ci furent obligés de trembler devant des hommes assez puissants pour les précipiter du trône, pour armer les peuples contre eux, pour rendre leurs projets inutiles. Dans presque tous les pays de la terre les souverains pour régner eurent besoin de l'attache de la Religion ; les peuples ne virent communément dans leurs Princes temporels que des hommes profanes, peu faits pour leur commander, à moins que la Divinité n'eût par la voix de ses ministres annoncé qu'elle approuvait leur choix ; ceux-ci par des cérémonies donnèrent leur sanction à la Royauté & rendirent les Rois plus respectables aux yeux des Nations ²⁵.

Ces réflexions nous montrent la vraie source du pouvoir que l'Ordre sacerdotal sut toujours conserver, de l'aveu même des Souverains temporels, La force de l'opinion est plus grande que celle des Souverains les plus absolus : les Princes se croient obligés de plier le genou devant les Prêtres, de fermer les yeux sur leurs excès, de laisser leurs crimes impunis, & souvent même de leur donner un pouvoir fatal au reste de leurs Etats. En effet dès que les Ministres du ciel sont armés du pouvoir, ils ne tardent point à devenir les plus insupportables des Tyrans. Dans les contrées où règne la superstition le Prêtre est

avec leurs femmes. Chez les Papistes la confession auriculaire fournit aux Prêtres mille moyens de corrompre les femmes.

²⁵ La Cérémonie du sacre des Rois, regardée comme si nécessaire chez quelques peuples, est une marque indubitable de leur indépendance du sacerdoce ; elle annonce au peuple que la Divinité consent à son choix & le ratifie ; cet usage, établi chez les Hébreux, subsiste encore parmi nous. Le Roi d'Ethiopie est obligé d'être agrégé au sacerdoce pour parvenir à la couronne. Le Sultan des Turcs reçoit du Mufti le droit de commander aux Musulmans ; ce Prêtre lui ceint le cimenterre. Platon dit qu'en Egypte on choisissait d'abord les Rois parmi les Prêtres ; quand par la suite on faisait choix d'un homme de guerre il était aussitôt agrégé à l'ordre sacerdotal. *V. Plutarch. de Iside & Osiride.* La même chose se pratiquait en Perse ; les Rois étaient initiés parmi les Mages. *V. Prideaux.* On assure que l'Empereur d'Allemagne a le droit de faire les fonctions de Diacre lorsqu'il assiste à la Messe célébrée par le Pape. Les Empereurs Romains prenaient le titre de Souverains Pontifes.

ombrageux & cruel ; son intérêt exige qu'il soit inhumain & impitoyable ; il s'arroge le droit de fouiller dans la pensée, parce que c'est là que son empire doit se fonder : ennemi de la liberté de penser il ne doit jamais la tolérer ; les discours les plus équivoques sont faits pour alarmer ses soupçons ; toujours en défiance il doit éteindre avec célérité le germe des lumières qui pourraient éclairer ses impostures ; son intérêt veut qu'il détruise tout ce qui lui fait ombrage ; lui devenir suspect est déjà un crime assez grand pour mériter la mort ²⁶. La pitié, la justice, l'indulgence seraient des qualités nuisibles aux intérêts de ces fourbes, dont l'existence, la considération & le pouvoir sont attachés à l'ignorance de leurs concitoyens ; leur politique leur commande d'étouffer la sensibilité & le remords ; il faut que les ministres d'un Dieu colère soient terribles comme lui : dès que le Prêtre est méprisé, son idole ne tarde point à l'être, & son temple est désert.

Telles sont les maximes que les ministres de la Divinité mettent en pratique dans les Etats, où la stupidité religieuse des peuples & où la politique fausse & barbare des Souverains laissent au sacerdoce le droit de juger dans sa propre cause. La vie de chaque citoyen est à la merci de quelques Tyrans impitoyables, qui vigilants & environnés de délateurs, détruisent souvent sur des soupçons légers tous ceux qui leur sont suspects. Du consentement des Rois, des prétendus Pères des peuples, ces monstres disposent insolemment des biens, de la personne & du sang de leurs sujets qu'ils immolent à leur propre sûreté. C'est ainsi que nous voyons les ministres d'un Dieu, que l'on dit humain & rempli de bonté, régner par les prisons, les tortures & les flammes, & répandre dans les esprits une sombre terreur, qui avilit les peuples, qui les rend inhumains, qui brise en eux tout désir de s'instruire. Mais qu'importe à la superstition que les peuples soient

²⁶ La Jurisprudence de l'Inquisition n'a pour objet que de trouver des coupables ; d'où l'on voit que la Jurisprudence diffère des lois civiles, qui sont communément favorables à l'accusé. Elle n'est pas moins contraire à la justice naturelle qui veut qu'on laisse plutôt échapper un coupable que de punir un innocent. Le tribunal infernal de l'Inquisition fut inventé par le Pape & le Clergé Romain, mécontents du peu de zèle que les Princes séculiers montraient contre les ennemis de l'Eglise.

humains, industrieux ou fortunés, que les Etats soient florissants & peuplés, que les Royaumes passagers de la terre jouissent de l'abondance & de la considération, que les sciences, l'activité & la puissance leur donneraient ? Les intérêts du ciel sont-ils faits pour céder à des vues si frivoles ? Qu'importe au sacerdoce que les peuples soient pauvres, affamés, ignorants pourvu qu'il soit lui-même opulent & respecté ?

Le Prêtre & le Tyran ont la même politique, & les mêmes intérêts ; il ne faut à l'un & à l'autre que des sujets imbéciles & soumis ; le bonheur, la liberté, la prospérité des peuples leur paraît inquiétante ; ils se plaisent à régner par la crainte, la faiblesse & la misère : ils ne se trouvent forts que lorsque ceux qui les entourent sont énervés & malheureux. Tous deux sont corrompus par le pouvoir absolu, la licence & l'impunité ; tous deux corrompent, l'un pour régner & l'autre pour expier ; tous deux se réunissent pour étouffer les lumières, pour écraser la raison & pour éteindre jusqu'au désir de la liberté dans le cœur des hommes.

Tels sont les véritables traits sous lesquels dans tous les âges, dans tous les pays, dans toutes les superstitions le sacerdoce s'est montré. On pourrait le définir une ligue formée par quelques imposteurs contre la liberté, le bonheur & le repos du genre humain. Le mensonge, la terreur, l'ignorance & la crédulité furent les vrais soutiens de son pouvoir ; le désir de dominer, l'avarice, l'orgueil, la vengeance furent les vrais mobiles ; quelquefois sa politique fut obligée de se prêter aux circonstances & de déroger à ses propres idées. Le Prêtre fut un vrai Protée ; tantôt il voulut séduire ou éblouir les peuples par sa douceur, sa modération, son désintéressement, sa pauvreté, sa tempérance, son aversion pour les plaisirs ; enfin par ses mortifications & ses austérités ; tantôt il frappa leurs yeux par de prétendus miracles, par des oracles du ciel, par des extases, des visions, des inspirations, des prophéties ; tantôt il leur en imposa par son pouvoir, son luxe, ses richesses, par la pompe de ses cérémonies ; mais sous quelque forme que le sacerdoce se soit montré, son projet fut toujours visiblement de tromper

& d'asservir les mortels : ses membres tantôt enthousiastes, fanatiques & dupes de leur propre imagination, n'en furent que plus propres à rendre les peuples complices de leurs folies ; tantôt hypocrites & fourbes ils méprisèrent au fond du coeur les Dieux qu'ils annoncèrent, & se moquèrent de la simplicité des malheureux qu'ils dépouillaient & trompaient. L'habitude de mentir les identifia avec l'imposture ; l'intérêt les força toujours à détester la vérité, l'impunité les enhardit aux plus affreux attentats. Dépourvus souvent eux-mêmes de lumières & de raison, ils substituèrent à la vraie morale une foule de cérémonies, d'expiations, de dogmes & de pratiques avantageuses pour eux seuls ; ils mirent des systèmes & des opinions à la place des actions ; les Dieux complices & fauteurs de leurs passions n'eurent d'autre fonction que de servir à couvrir leurs forfaits, à sanctifier leurs fraudes, à justifier leurs crimes, à les mettre, à couvert de la vengeance publique. Les Rois & les peuples combattirent pour eux, prirent en main leur cause & se firent un devoir de soutenir la bonté de leurs ridicules décisions : ils ne s'aperçurent jamais que la Divinité qui parlait par leur bouche, souvent en contradiction avec elle-même, ordonnait & approuvait dans un temps ce qu'elle avait défendu & condamné dans un autre. La haine, la discorde la persécution & les furies évoquées des enfers par le pouvoir magique des ministres du ciel, se répandirent chez les peuples & bannirent de la terre l'affection, la justice, la concorde & la paix. En un mot on peut leur appliquer ce que Virgile dit des Harpies.

*Tristius baud illis monstrum, nec saevior ulla
Pestis & ira Deum stygiis sese extulit undis.*

C'est pour récompenser ces bienfaiteurs du genre humain que les nations aveugles ont accumulé des richesses & des honneurs sur ces dépositaires des volontés divines, qui ne furent jamais d'accord sur rien de ce que la Divinité demandait des hommes. Les peuples se sont réduits à la mendicité pour payer ces personnages révéérés de leurs spéculations incertaines, de leurs prières stériles, de leurs sacrifices superstitieux, de leurs opinions variables, de leurs subtilités inintelli-

gibles, de leur obstination invincible, de leurs révoltes & des désordres qu'ils excitaient dans les Etats. Par les inventions sacerdotales l'unité des sociétés politiques fut rompue, les peuples furent soumis à deux Législations impossibles à concilier ; l'autorité des souverains fut presque toujours en guerre avec celle des Dieux, & lorsqu'elles se réunirent les sujets furent accablés. La morale fut incertaine, celle de la nature ne put jamais s'accorder avec celle des ministres inhumains de la Divinité. Enfin le bien public devint le jouet continuel de quelques mauvais citoyens, qui prétendirent ne tenir que du Ciel les biens que les Nations leur avaient accordés ou qu'ils en avaient obtenus par la fraude. Cependant ces enfants ingrats déchirèrent mille fois le sein de la patrie. Tyrans dans le pouvoir & factieux sous l'oppression, suivant que leurs intérêts l'exigeaient, on les vit armer tour à tour les mains des sujets contre l'autorité légitime & cette autorité devenue tyrannique contre ses propres sujets. Ces hommes célestes eurent tantôt la bassesse de seconder les vues injustes des despotes, ils flattèrent ces lions, ils nourrirent leur voracité, pourvu qu'apprivoisés par eux seuls, ils fussent prêts à détruire leurs ennemis. On les vit tout permettre à la tyrannie superstitieuse, & les peuples furent contenus ; mais lorsque des Monarques sages ont voulu diminuer leur pouvoir, contenir leur zèle destructeur, fermer leurs bouches empoisonnées, les faire rentrer dans l'ordre, aussitôt les peuples furent alarmés, & soulevés ; la révolte, les assassinats, le poison, la trahison vengèrent le ciel des outrages que l'on faisait à ses représentants. Ce fut communément au nom de Dieu & pour venger sa gloire que les plus grands forfaits se sont commis sur la terre ²⁷.

²⁷ Combien de Princes massacrés par le couteau sacré ! L'Empereur Henri VI fut empoisonné dans une hostie consacrée par un Moine Dominicain. Ce Prince avait eu le malheur de déplaire au Pape Clément V. Le Pape Sixte V prononça devant ses Cardinaux l'Eloge du Moine qui avait assassiné Henri III Roi de France. Baronius assure que le Ministère du Pape est double, que l'un consiste à paître & l'autre à tuer. Ces maximes sont fort anciennes parmi les Prêtres : Samuel coupa lui-même le Roi Agag en morceaux.

La droite raison & la saine politique nous prouvent que c'est l'utilité qui devrait être la seule mesure constante de l'attachement, de la reconnaissance, des prérogatives & des récompenses que chaque société doit accorder à ses membres ; mais cette utilité n'est jamais que relative ; tant que les rations seront nourries dans la superstition, elles ne verront rien de plus utile pour elles que le culte de leur Dieu, & les personnages qu'elles regardent comme ses ministres, ses organes, ses interprètes & ses favoris : ceux-ci, malgré tous leurs excès, seront les plus chéris, les plus considérés, les mieux récompensés, les plus fidèlement obéis ; on croira que leurs crimes mêmes sont approuvés du ciel, & jamais on ne distinguera le Prêtre de son Dieu, on ne consentira point que la puissance profane réprime la puissance sacrée, dont le ressentiment attirerait celui du Très-Haut ²⁸. Dans une nation superstitieuse le Monarque ne sera jamais que le premier esclave de la superstition ou de ses Prêtres ; les intérêts de l'Etat seront forcés de céder à ceux de la Religion ou de ses ministres, & ceux-ci seront toujours en droit d'être inutiles & nuisibles ; ils recueilleront des fruits où ils n'auront semé que des ronces & des épines. Ils seront récompensés de leur oisiveté, de leur inutilité & même des troubles, des guerres & des révolutions qu'ils excitent si souvent au sein des nations.

Jusques à quand, Peuples aveugles, nourrirez-vous, caresserez-vous échaufferez-vous des enfants ingrats qui vous dévorent ! Jusques à quand, victimes & dupes de vos faiblesses, souffrirez-vous dans vos murs des hommes étrangers à l'Etat dès qu'il faut le secourir & qui ne veulent être citoyens que pour l'appauvrir & le troubler ? Quels avantages réels la politique peut-elle se promettre d'un corps qui subsiste

²⁸ Ce ne fut jamais sans des peines incroyables & sans un courage inflexible que les Souverains sont parvenus à mettre les Prêtres à la raison. Les mots *d'immunités* & de *droit divin* furent des barrières que la politique n'osa jamais franchir. Les immunités Ecclésiastiques consistent à ne point contribuer comme les autres citoyens aux besoins de l'Etat, & dans le droit de troubler impunément l'ordre de la société. Le fameux démêlé de Paul V Pape avec la République de Venise était fondé sur ce que le Sénat avait défendu aux Prêtres de faire de nouvelles acquisitions, & voulait punir un Moine pour avoir violé une fille d'onze ans & l'avoir ensuite assassinée.

aux dépens de la société, pour laquelle il ne fait rien ? Ne vous laissez-vous donc jamais de travailler, de vous réduire à l'indigence, de combattre pour entretenir l'ambition, le faste, l'avarice, l'obstination de quelques Prêtres hautains, qui en échange de votre sang & de vos trésors ne vous donnent depuis tant de siècles que des instructions insensées, des systèmes obscurs, des mystères impénétrables, des cérémonies vaines, des prières dont jamais jusqu'ici vous n'avez goûté les fruits ? Les sacrifices multipliés, les vœux fervents, les pratiques & les offrandes de ces prétendus médiateurs entre le ciel & vous ont-ils rendu votre destin plus doux ? Ont-ils fait disparaître de vos contrées les stérilités, les contagions, les famines ? Ont-ils diminué, ou plutôt n'ont-ils pas augmenté le nombre & les fureurs de vos guerres ? Leurs exhortations réitérées, leur morale si vantée vous ont-elles vraiment éclairés sur vos devoirs, vous ont-elles rendus plus humains, plus justes, plus indulgents, plus sages ? Vos enfants, élevés par leurs soins, ont-ils été plus soumis, plus reconnaissants, plus attachés, plus disposés à servir la patrie ? Ces interprètes respectables de la Divinité, autorisés à parler à vos Souverains, les ont-ils rendus plus équitables, plus actifs, plus vertueux ? Ont-ils fait tonner la vérité dans leurs oreilles endurcies ? Ont-ils brisé les chaînes de l'oppression, de l'iniquité, de la tyrannie ? Hélas ! bien loin de là, ces hommes que vous respectez n'ont fait que troubler votre raison, que vous rendre aveugles, qu'appesantir le joug affreux du Despotisme sur vous.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre VI

Alliance de la Tyrannie & de la Superstition.

[Retour à la table des matières](#)

LA FAIBLESSE, l'ignorance, les vices & la méchanceté des Princes les mirent presque toujours dans l'impossibilité de se passer des secours du sacerdoce ; ils en eurent besoin pour tyranniser sûrement & contenir des sujets, que leurs caprices & leurs folies faisaient gémir sans cesse. Privés de lumières & de talents, engourdis dans la mollesse, endormis dans les grandeurs, trompés par la flatterie, & plus souvent encore emportés par des passions auxquelles ils n'avaient point appris à résister, les souverains ne connurent presque jamais leurs devoirs, les rapports nécessaires qui subsistaient entre eux & leurs sujets, les mobiles qu'il fallait employer pour les faire concourir aux vues de la politique, les intérêts qui les liaient à leurs peuples, les lois qui convenaient le mieux à leurs besoins. En un mot ils ignorèrent presque toujours en quoi consiste la vraie puissance d'un Etat, & la vraie grandeur d'un Souverain ; il fallut régner par le préjugé secondé de la force ; le caprice fut leur unique loi ; un pouvoir sans bornes fut l'objet de tous leurs vœux ; & devenus les ennemis les plus cruels de

leurs peuples, il fallut chercher des moyens surnaturels pour les contenir, pour les diviser, pour les empêcher de résister au mal qu'on leur faisait éprouver, enfin pour éteindre dans les cœurs l'amour du bien-être & de la liberté, il n'y eut que la Religion qui pût opérer ces miracles ; c'est à elle seule qu'il appartient de triompher de la raison, d'étouffer la nature & de rendre les peuples complices des maux dont ils sont accablés. Par son secours les Souverains pour la plupart devinrent des Tyrans, & crurent n'avoir point à craindre les inconvénients de la Tyrannie.

L'expérience nous montre en effet que les mauvais Souverains furent communément les fléaux des nations, les ennemis de leur repos, les destructeurs de leur félicité, les sources véritables de leurs calamités. Rien n'eût été plus heureux pour les Etats que d'avoir dans leur sein des citoyens privilégiés, respectables pour les Tyrans eux-mêmes, qui pussent sans danger leur annoncer la vérité, réprimer leur licence par la crainte du Très-Haut, & stipuler les intérêts du genre humain. Un Emploi si noble semblait appartenir de droit à des hommes qui se disaient les organes d'un Dieu juste & terrible. Combien se fussent-ils rendus chers à leurs concitoyens, déjà si prévenus en leur faveur, s'ils eussent voulu leur servir de rempart contre l'injustice & la tyrannie ! Quelle considération n'eussent-ils pas acquise si, au lieu de s'occuper d'inutiles rêveries, ils eussent avec vigueur prêché l'équité, l'humanité, la paix, & s'ils eussent appuyé les droits du genre humain de l'autorité du Ciel ! Qui eût pu leur reprocher leur pouvoir, leurs prérogatives, leurs richesses, s'ils en eussent fait usage pour le bien des sociétés, ou pour contenir ces fiers despotes dont aucune force sur la terre ne peut arrêter les passions ? Le Sage eût été entraîné à leur pardonner leurs erreurs, leurs fables, leurs mensonges mêmes, s'ils s'en fussent du moins servis pour effrayer ces Monarques, que leur inexpérience, leur aveuglement tiennent, pour ainsi dire, dans une enfance perpétuelle.

Hélas ! Ce ne fut point là l'esprit du sacerdoce : Content d'obtenir pour lui seul les richesses, la considération, l'indépendance, il ne se

servit de ses armes divines que pour contenter ses propres passions ; il aima mieux, & trouva bien plus court de flatter les vices des Tyrans pour obtenir le crédit & la faveur ; il les aida dans leurs efforts pour écraser les peuples ; il asservit ceux-ci à leurs maîtres les plus indignes ; & les intérêts d'un vulgaire méprisé furent honteusement sacrifiés à leur politique insensée, à leur ambition, à leur avidité.

Le sacerdoce privé, comme on l'a vu, du trône ne perdit jamais l'espoir d'y remonter ; il ne fit que changer de batteries ; les vices, les passions, les folies des mauvais Princes leur rendirent les Prêtres utiles, & la superstition des Tyrans fournit aux Ministres des Dieux les moyens de les tyranniser eux-mêmes : ils régnèrent sur eux par leur faiblesse & leur crédulité, ils furent assurés par là de régner sur leurs sujets, Ils encensèrent donc la grandeur, ils eurent une lâche complaisance pour elle, ils sanctifièrent ses prétentions arrogantes ; par là ils encouragèrent ses excès, & bien loin de l'effrayer par les menaces de la Religion, ils promirent eu son nom des expiations faciles pour les crimes qui pouvaient encore exciter les craintes & les remords du Despote effréné. Ainsi le sacerdoce, pour son propre intérêt, sema de fleurs le chemin de la Tyrannie, soulagea les scrupules apaisa les cris de sa conscience, la rassura contre le ressentiment des peuples, & fit entendre à ceux-ci que le ciel ordonne qu'ils souffrissent l'oppression sans murmurer, Par là les sujets furent livrés à leurs Despotes, qui les traitèrent en esclaves, que les Dieux n'avaient formés que pour contenir leurs fantaisies. On fit parler ces Dieux, ils autorisèrent l'injustice, ils permirent la violence, ils prescrivirent aux nations de gémir en silence. En un mot les Rois devinrent des Divinités sur la terre, & leurs volontés les plus iniques furent aussi respectées que celles que l'on prétendait émanées de l'Olympe.

Ce fut sans doute en reconnaissance de ces importants services que les Despotes devinrent les protecteurs & les appuis de la superstition ; il y eut presque toujours un pacte entre eux & le sacerdoce ; ils se liguèrent contre les peuples & rien ne put résister à leurs efforts réunis. Les mauvais Rois, les Tyrans, les Conquérants, tous ces guerriers in-

humains qui firent gémir la terre sous le poids de leurs crimes éclatants, tous ces Souverains voluptueux, indolents, corrompus, dont les vices & les folies furent les vraies causes des malheurs des nations ; en un mot tous ces Princes ou faibles ou pervers qui furent les sources visibles des malheurs, des stérilités, des contagions, des famines & des guerres qui désolaient les Etats, furent très disposés à prêter l'oreille à des flatteurs qui, sans gêner leurs passions, expiaient tous leurs crimes, calmaient leurs inquiétudes, les réconciliaient avec le ciel, & persuadaient aux peuples que c'étaient les Dieux qui étaient les auteurs des maux, dus aux extravagances cruelles ou à l'incapacité de leurs chefs.

L'on mit donc sur le compte de la Divinité ce qui était visiblement l'effet d'une administration inique & violente. Les mauvais succès des entreprises les plus imprudentes, l'agriculture opprimée qui produisit des disettes, les campagnes dépeuplées par la misère & des extorsions sans nombre ; des revers causés par le défaut d'expérience & de talents, ne furent jamais attribués à leurs véritables auteurs ; on calomnia les Dieux ; on leur attribua ces maux ; ces événements furent annoncés comme des châtimens du ciel ; les nations aveuglées par leurs idées religieuses, méconnurent la cause évidente de leurs désastres ; elles ne virent jamais que leurs infortunes étaient dues aux chefs insensés, à des conseils extravagants, à des hommes sans vues qui décidaient de leur sort ; follement persuadées que leurs maux venaient de la fureur du Très-Haut, elles ne virent point qu'ils ne partaient que du trône sur lequel étaient si souvent assis des hommes indignes de gouverner ; elles eurent, comme on a vu, la simplicité d'expiation les crimes & les folies de leurs Souverains, qui seuls étaient coupables, & dont les sujets étaient déjà les victimes habituelles. Il est rare que le ciel fasse longtemps éprouver sa colère aux peuples dont les chefs sont justes, éclairés, vigilants ; de tels Princes parviennent bientôt à réparer ou suspendre les injustices du sort. Plus les peuples sont malheureux & les Souverains pervers, plus les offrandes aux Dieux, les expiations & les prières deviennent nécessaires : les Prêtres ont donc le plus

grand intérêt à faire durer la méchanceté des maîtres & la misère des esclaves. Le Prêtre n'est jamais plus heureux qu'au sein des calamités.

Aussi la Religion & ses ministres justifièrent-ils presque toujours les forfaits de la Tyrannie ; ils aimèrent mieux accuser & noircir les Dieux que d'offenser les Tyrans : & comme par une fatalité trop commune les nations furent soumises pour l'ordinaire à des Princes peu dignes de commander, peu capables de rendre les peuples heureux ; les calamités n'eurent point de fin, les maux se perpétuèrent. C'est ainsi que le Despotisme & la superstition s'alimentèrent réciproquement ; les nations toujours infortunées par leurs gouvernements, crurent le ciel constamment irrité ; elles apaisèrent sa colère, elles furent obligées d'expier, elles devinrent superstitieuses, pour faire cesser les maux que leur faisait le despotisme autorisé par la superstition ; elles ne furent réconciliées avec les Dieux que dans les intervalles très courts où des Souverains éclairés & raisonnables permirent à leurs sujets de respirer & d'être heureux ²⁹.

L'éducation que reçoivent, pour l'ordinaire, ceux que la naissance destine au trône les instruit bien moins des vrais devoirs qu'ils auront un jour à remplir que des vaines chimères de la Religion ; ainsi remplis de préjugés, dépourvus de principes, étrangers à la saine morale, ignorant leurs obligations, ils ont de la religion sans jamais avoir de la vertu. Les terreurs & les menaces dont on effraye leur enfance sont communément des barrières trop faibles contre la furie des passions qui les assaillent dans l'âge mûr, c'est-à-dire, dans un temps où le pouvoir & la flatterie les mettent à portée de se satisfaire ; ils se livrent donc au mal, & si quelquefois les remords les tourmentent, c'est bien plus pour des fautes légères que la Religion leur grossit que pour

²⁹ Dès que les nations éprouvent de grandes calamités recours à des superstitions & leurs Prêtres par des prières publiques dont ils sont bien l'utilité de ces vaines prières n'en a point encore désabusé les peuples. *Ce n'est point*, disait Caton, : *quand on se livre à la*
implore les Dieux, ils sont en colère, ils haïssent, ils sont sourds.

des injustices affreuses, pour des omissions criminelles, pour de coupables négligences dont des nations entières souffrent sans intermission. En effet quels sont les crimes pour lesquels la superstition excite les regrets des Souverains ? Ce sont des vices causés par un tempérament fragile ; ce sont des voluptés, condamnables, sans doute, lorsqu'elles détournent un Souverain de l'attention qu'il doit à ses peuples, mais bien moins criminelles que des guerres inutiles, des rapines journalières, des extorsions multipliées, des invasions continuelles de la liberté & de la propriété de leurs sujets. On ne leur apprend point à rougir ou à gémir de leur condescendance funeste pour des favoris indignes, ni même de ces brillants forfaits, par lesquels le sang & les trésors de leurs peuples sont indignement prodigués. La Religion ou ses ministres ne leur reprochent point l'iniquité de leurs récompenses, l'impunité dont ils laissent jouir ceux qui les approchent, l'injustice qui les guide dans la distribution des grâces, les récompenses qu'ils enlèvent au mérite, à la vertu, pour les donner souvent au vice & à l'incapacité. On ne leur fait point des crimes de leurs attentats éternels contre leurs voisins ; de cette affreuse politique qui tend à tout écraser & à tout envahir ; de ces usurpations violentes ou frauduleuses qu'ils décorent du nom de conquêtes ; de ces traités violés, ni de ces parjures qui les déshonorent. Tels sont pourtant les crimes que la raison condamne & dont les suites sont funestes à des nations entières ; cependant nous voyons les Princes les plus dévots les commettre sans scrupules, tandis que la transgression de quelque devoir superstitieux, l'omission de quelque cérémonie futile excitent tous leurs remords. Le sacerdoce excuse & pardonne aisément dans les Princes les fautes qui influent sur la société, il les remet au nom de la Divinité ; il n'a point la même indulgence quand il s'agit de ses droits prétendus ou de la transgression des devoirs qu'il a lui-même inventés. Un Monarque superstitieux croit n'avoir rien à se reprocher pourvu qu'il n'ait omis aucune des pratiques insensées que la superstition lui impose ; il est sûr de laver par leur moyen ses crimes les plus nuisibles & les outrages les plus cruels qu'il fait à la morale & à la raison.

Les Souverains éclairés, équitables, vertueux, qui s'occupent sérieusement du bonheur de leurs peuples, n'ont point besoin de la Religion pour régner, ni du sacerdoce pour contenir leurs sujets, ni de leurs expiations pour apaiser des remords ; ils savent que le premier de leurs devoirs est d'être justes, que leur plus grande gloire est de faire des heureux ; assurés de l'affection des peuples ils ne craindront point l'inimitié des Dieux ; guidés dans leurs démarches par un amour sincère du bien public, ils n'auront pas besoin que l'on trompe des hommes dont ils font le bonheur réel & actuel. Les Dieux, le sacerdoce & les fraudes religieuses ne sont utiles ou nécessaires qu'aux Princes qui n'ont ni la volonté ni le talent de bien faire ; des sujets opprimés, mécontents & malheureux ont besoin d'être contenus par des prestiges ; il faut les bercer de fables afin de les endormir sur leurs peines. Des Souverains faibles, ignorants & méchants, méprisés & détestés de leurs sujets, ont recours à l'autorité divine pour se faire obéir & respecter ; ils mendient les secours du sacerdoce pour éblouir les peuples ; il faut qu'ils les trompent par un respect réel ou simulé pour la Religion ; & si à leurs vices ils joignent de la dévotion, ils croiront devoir apaiser la Divinité qu'ils offensent avec remords, & ils se flatteront de la corrompre ou de la mettre dans leurs intérêts par des bassesses, par des présents, par des pratiques & des cérémonies, ou bien par un zèle destructeur, qui leur coûtent toujours bien moins qu'une conduite équitable, que des soins vigilants, que des vertus réelles.

Si nous examinons les choses sans préjugé, tout nous convaincra que la Religion ne fut inventée que pour suppléer aux lumières, aux talents, aux vertus & aux soins de ceux qui gouvernent les peuples ; incapables pour l'ordinaire de leurs fonctions sublimes, peu instruits des vrais mobiles faits pour agir sur les hommes, nourris dans une ignorance profonde de leurs véritables devoirs, endurcis par l'inexpérience de la misère, enhardis par l'impunité à donner un libre cours à toutes leurs passions, entretenus dans tous leurs vices par la flatterie, corrompus par le luxe & la mollesse, & sans cesse forcés de recourir à l'injustice pour contenter leurs fantaisies continuelles &

l'avidité de leurs Courtisans, il fallut emprunter le secours des illusions pour éblouir & faire trembler des peuples qu'ils n'avaient ni le pouvoir ni la volonté de rendre plus heureux. Il fallut que de tels Princes achetassent par des honneurs, des richesses & des grâces l'alliance du sacerdoce, qui fut toujours le maître des passions des hommes ; il fallut se fortifier de son secours pour anéantir la raison & le bonheur des sujets.

Voilà pourquoi la Religion fut de tout temps regardée comme le plus puissant des ressorts de la politique. Aristote dit avec raison qu'un Tyran doit paraître inviolablement attaché au culte de ses Dieux, & que son zèle pour eux sert à écarter de lui le soupçon d'injustice. Cette maxime, adoptée par Machiavel, fut toujours fidèlement suivie par les Princes qui voulurent plus sûrement tyranniser les peuples ; les Rois les plus injustes ne furent point les moins religieux ³⁰. De concert avec le sacerdoce ils attaquèrent la liberté de leurs sujets, & parvinrent à élever leur pouvoir arbitraire sur les ruines de la félicité publique ; le pouvoir absolu ou la faculté de tyranniser fut la récompense de leur lâche complaisance pour les Prêtres, de leur honteuse hypocrisie, ou de leur dévotion pusillanime.

Oui, je le répète, c'est à la Religion seule que les mortels sont redevables de l'affreux despotisme qui règne par toute la terre, & qui fait l'objet des désirs de tous les Souverains du monde. Le Mahométan est esclave, parce qu'il prend ses Souverains pour des Dieux. L'Espagnol, l'Indien, le François & le Siamois, l'Africain & le Russe sont des esclaves, parce qu'ils croient que leurs chefs leur commandent de droit divin. Le Briton serait encore esclave, s'il n'avait secoué le joug de ce honteux préjugé.

³⁰ Personne ne fut plus dévot ni plus ami des Prêtres que Louis XI, Charles-Quint, Philippe II, Catherine de Médicis, la Reine Marie, Louis XIV, & Jacques II. Ce sont assurément ces Princes qui ont fait le plus de mal à leurs sujets & à leurs voisins. Je crois qu'en général les nations n'ont point de plus grand fléau à craindre qu'un Despote ignorant & dévot.

Tous les esclavages se tiennent ; les hommes accoutumés à déraisonner sur les Dieux, à trembler sous leur verge, à leur obéir sans examen, ne raisonnent plus sur rien. Persuadés que les Dieux sont des Etres jaloux, cruels, méchants, à qui l'injustice est permise, ils se persuadent que leurs Rois jouissent des mêmes prérogatives. Les premiers Législateurs ou Souverains des nations furent, comme on a vu, des Prêtres, des Envoyés, des Représentants de la Divinité ; lorsque le pouvoir temporel fut arraché des mains de ces Prêtres Rois ou de leurs successeurs, les Rois profanes trouvèrent les peuples déjà depuis longtemps accoutumés au pouvoir absolu, & à l'obéissance la moins raisonnée ; ils continuèrent donc à régner sur les mêmes principes que le sacerdoce, & à jouir d'un pouvoir illimité comme le sien : ou bien les Princes profanes s'aperçurent bientôt que, pour opprimer les peuples impunément, il fallait employer l'arme puissante de l'opinion, dont les Prêtres furent toujours les vrais dépositaires. Ceux-ci, en possession de commander à la crédulité des nations, établirent l'autorité des Monarques sur la même base que la leur ; ils les environnèrent de l'éclat de la Majesté Divine, ils les annoncèrent comme les Représentants & les images de la Divinité ils en firent des Dieux sur terre, ils mirent les peuples à leurs pieds, & parvinrent à leur persuader que les hommes, auxquels ils consentaient d'obéir pour l'avantage de la société, étaient des Etres d'un ordre supérieur, plus favorisés du ciel, plus éclairés de ses lumières, qui ne tenaient leur pouvoir que de Dieu seul, qui n'étaient comptables de leurs actions qu'à lui, & dont les ordres, comme les siens, ne devaient point trouver de résistance.

Ainsi à l'aide de la superstition tout Monarque devint un Dieu ; sa nation anéantie devant lui ne fut plus rien ; commander fut le partage de l'un, obéir sans répliquer à ses ordres infaillibles fut le partage de l'autre. L'imagination ayant formé ses Dieux sur le modèle des Rois absolus & souvent déraisonnables, la Religion forma les^oRois de la terre sur le modèle de ses Dieux ; les Monarques divinisés furent des Despotes comme eux, ils ressemblent aux Etres qu'ils devaient représenter. Le pouvoir & l'impunité firent naître en eux la licence ; leurs passions & leurs esprits furent sans cesse écoutés ; la raison écrasée

sous le poids du pouvoir religieux & politique n'osa plus se faire entendre ; la liberté fut bannie, l'opinion prit la place de la vérité, les erreurs religieuses influèrent sur la Politique, & les nations, dupes de leurs superstitions, gémirent sans relâche des maux qu'elles se crurent obligées à souffrir en silence ; elles ne cessèrent d'adresser des vœux fervents au ciel, & d'apaiser les Dieux pour les crimes que commettaient leurs licencieux Représentants : ceux-ci, contents de jouir d'un pouvoir que l'opinion rendait inviolable & sacré, n'eurent besoin d'acquérir aucun des talents & des vertus nécessaires au gouvernement ; les peuples devinrent les jouets de leurs fantaisies ou de celles des favoris qui gouvernèrent pour eux.

Tels furent, & tels seront toujours, les effets de l'association cruelle que nous voyons subsister entre la Tyrannie & la Superstition ; ces deux fléaux se sont confédérés pour rendre les nations aveugles & malheureuses ; tous deux règnent par la terreur, par l'ignorance & l'opinion ; tous deux sont les ennemis jurés de la raison humaine & de la vérité ; tous deux se donnent un appui réciproque : la superstition égare, enivre les esprits, la tyrannie les subjugue & les terrasse ; la première justifie les excès de la seconde ; l'une fait expier aux peuples les crimes qu'elle permet à l'autre ; l'une fait regarder ce monde comme un passage où les mortels sont destinés à gémir, afin que l'autre y puisse librement exercer ses ravages. En un mot nous voyons partout que le Prêtre fait trembler & désarme le sujet, afin que le Despote le dépouille impunément ³¹.

Si les Souverains n'avaient pas trop communément une volonté permanente de nuire à leurs sujets, de les dépouiller, de les asservir, ils n'auraient pas un besoin continuel de se liguier avec des imposteurs, ni de partager avec eux l'autorité souveraine & les dépouilles

³¹ L'Empereur Justin établit le premier un Inquisiteur contre les Hérétiques, afin de s'approprier leurs biens. Voyez *Procopii hist. Areana*. Ferdinand V Roi d'Aragon érigea en 1484 le tribunal de l'Inquisition en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, afin d'avoir un prétexte pour s'emparer des biens des Maures & des Juifs, sans avoir l'air d'un Tyran.

des nations. Mais quand un Prince ignore ses véritables intérêt, quand plongé dans la mollesse il n'a jamais songé à ses devoirs, quand enivré d'encens il s'est accoutumé à ne voir aucune de ses passions contredite ; quand il n'a jamais appris ni ce qu'il doit à des hommes ni l'art de les gouverner ; quand il se croit intéressé à opprimer des êtres amoureux de la liberté ; il est nécessairement forcé de les plonger dans l'ignorance, de les retenir dans leurs préjugés, & de se servir des fantômes que l'erreur a placés dans leur imagination pour troubler leur entendement, pour les effrayer, pour les rendre complices du mal qu'il veut leur faire, & pour les empêcher de s'élever contre un pouvoir qui les accable. La Religion, je le répète, ne semble faite que pour dispenser les Rois d'acquérir les connaissances nécessaires pour régner ; la protection supposée de la Divinité suffit pour les faire respecter des malheureux qu'ils écrasent ; il est, sans doute, plus aisé de tromper les mortels que d'avoir la vigilance & les talents propres à les rendre heureux, Le Despotisme est de toutes les manières de gouverner la plus facile ; il faut des soins, des lumières, des vertus pour gouverner suivant les règles de l'équité, il ne faut que de la force dans le Monarque & de l'ignorance dans les sujets pour gouverner d'après le caprice.

Il est donc aisé de voir pourquoi la superstition, si favorable aux vues ambitieuses & à l'incapacité des Princes, en fut toujours chérie & protégée, au point même de faire souvent d'un grand nombre d'entre eux les persécuteurs & les bourreaux d'une portion de leurs sujets fidèles, & les vils instruments de la vengeance de leurs Prêtres. Des souverains crédules, ambitieux, avides, furent sans doute intéressés à soutenir une Religion qui leur donnait le droit d'exercer la tyrannie, en les mettant à l'abri de ses conséquences. Leurs esprits rétrécis, leurs âmes de lâches & cruelles, leur ivresse continuelle les empêchèrent de voir que le Despotisme est un vautour qui se déchire lui-même, & qui finit toujours par périr des blessures qu'il se fait ; leur peu de sagacité ne leur permit point de lire dans l'avenir les suites de leurs passions momentanées ; ils ne virent point que ce pouvoir énorme que la superstition plaçait dans leurs mains ne leur procurait que pour un temps le funeste avantage de commander à des forçats mécontents & mal-

heureux, que la même superstition pouvait à tout moment déchaîner & soulever contre eux : ils ne sentirent pas qu'un peuple superstitieux, rendu furieux par l'excès de ses maux, devient souvent un animal féroce, qui à la voix d'un Prêtre fanatique est prêt à s'élancer sur le conducteur rigoureux qui le tient dans ses fers ou qui a provoqué sa fureur : enfin ces Politiques insensés ne virent point que partout où le Prêtre a du pouvoir, le Souverain n'est jamais que son premier sujet, son satellite, l'exécuteur de ses arrêts ; ils ne virent point que les peuples ne sont soumis à l'autorité civile qu'autant que celle-ci l'est à l'autorité spirituelle ; que le bien-être de l'Etat & ses intérêts les plus chers sont subordonnés aux principes du sacerdoce & de la Religion ; que les abus ne peuvent être retranchés parce qu'ils sont devenus sacrés ; que le Despotisme Religieux & Politique prive les nations de raison, de vertus, de science, de forces, d'activité, d'industrie ; & que dès que la superstition domine, tout tombe dans la langueur, dans le découragement, dans la misère. Dans un pays superstitieux il n'y a que le Prêtre qui soit puissant & considéré ; dans un pays soumis au brigandage despotique, le Tyran n'a de pouvoir que celui que le Prêtre lui laisse ; l'union de leurs forces écrase les peuples sans ressource, leur désunion finit toujours par être fatale au Despote.

Plus une Religion dégrade l'homme, plus elle convient aux sujets d'un Tyran ; tout Prince qui voudra tyranniser impunément doit régner par les Prêtres & les mettre dans ses intérêts³². Le Despotisme est l'ouvrage de la Superstition, mais elle le détruit dès qu'il cesse de vouloir se laisser guider par elle. Il ne fallut pas moins qu'une dégra-

³² On sait que dans notre île le haut Clergé fut toujours favorable aux prétentions extravagantes de la Couronne. La haute Eglise a presque toujours prêché la doctrine de l'*obéissance passive*, de la *non-résistance*, du droit divin des Rois. Nos Université d'Oxford & de Cambridge furent toujours dans le parti de la maison de Stuart. Jacques II n'eût peut-être point été chassé, s'il n'eût pas offensé les Evêques. Mais le Clergé ne reconnaît plus le *droit divin* des Rois, quand les Rois lui en font éprouver les effets ; pour lors il crie bien fort, d'être traité comme il mérite.

Neque enim Lex aequior ulla est,
Quam necis artifices arte perire sua.

dation totale de l'espèce humaine, un abrutissement honteux, un renoncement complet à la nature & au bon sens, pour que l'homme, qui par essence désire le bien-être, consentît à se laisser opprimer, souffrît qu'on arrachât de ses mains le fruit de son travail, permît à des hommes comme lui de disposer de son sang, de ses biens, de sa liberté, de sa personne, sans qu'il en résultât aucun avantage pour lui-même. C'est à la Religion que ce miracle fut réservé ; les fables atroces qu'elle débita sur le compte de ses cruelles Divinités persuadèrent à l'homme qu'en ce monde le bonheur n'était point fait pour lui, & que les décrets de la Providence voulaient qu'il y souffrît. Les menaces du sacerdoce lui firent craindre de travailler à son bien-être, & lui ôtèrent même la pensée de résister aux maux qu'on lui faisait éprouver ; les espérances vagues dont on reput son imagination lui firent oublier ses infortunes présentes ; on lui montra dans l'avenir des récompenses qui devaient amplement le dédommager de ses peines. L'éducation l'accoutuma dès l'enfance à porter le joug ; l'habitude lui rendit ce joug nécessaire ; la tyrannie le força de le porter toute sa vie ; l'ignorance l'empêcha de connaître sa propre dignité & d'examiner les droits de ceux qui le foulaient à leurs pieds. C'est ainsi que la superstition rendit l'homme partout esclave des Dieux & des hommes. Le Despotisme est le présent funeste que le ciel fit à la terre ; c'est lui qui fut la boîte de Pandore d'où les guerres, les pestes, les famines & les crimes font sortis pour ravager notre triste séjour.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre VII

De la corruption des mœurs & des préjugés introduits par le Despotisme & la Superstition.

[Retour à la table des matières](#)

POUR peu que nous ayons le courage de remonter aux vraies sources des choses, nous trouverons donc, dans la superstition, ou dans les erreurs sacrées du genre humain, l'unique cause des calamités morales qui les affligent, des mauvais gouvernements qui les oppriment, des passions qui les tourmentent, des haines qui les divisent & de ces mœurs dont la corruption est presque devenue incurable, parce qu'on en a toujours méconnu les vrais remèdes. Vouloir corriger les mœurs des hommes & les rendre plus sages sans changer leurs gouvernements est un projet impossible ; ces gouvernements dépravés sont fondés sur les notions dont la Religion les nourrit & les abreuve dans l'enfance, que l'habitude enracine dans leurs esprits, que l'exemple confirme & fortifie que le préjugé rend sacrées & inviolables & que la violence appuie & rend nécessaires. Il faut donc détromper les hommes de leurs erreurs religieuses, qui influent sur la politique d'une fa-

çon si marquée, si l'on veut les conduire au bonheur. La vérité, répandue peu à peu, les empêchera d'attacher du prix à des préjugés dont ils sont les victimes ; les intérêts de l'humanité bien connus feront disparaître ces animosités & ce zèle furieux qui ne sont propres qu'à troubler le repos des sociétés : une morale, dont les préceptes ne seront point contredits par des Dieux méchants & des Princes pervers, ramènera les sujets à la vertu sans laquelle les Empires ne peuvent être ni heureux ni puissants.

L'homme, comme on l'a dit, s'est fait un Dieu de la même nature que lui-même, mais cet Etre humanisé ne fut point ainsi que l'homme soumis à des devoirs : il n'eut besoin de personne, par conséquent il ne dut rien ; il n'eut d'autre règle que sa volonté, il eut toujours la force de se faire obéir, on reçut ses bienfaits comme des faveurs, on se soumit en tremblant aux calamités les moins méritées, qu'on crut venir de sa part ; même en le craignant on s'efforça de l'aimer malgré les injustices, qu'on n'eut jamais le courage d'oser lui imputer. La Religion, qui semble faite pour renverser toutes les idées, ne permit jamais qu'on jugeât ses principes d'après les notions ordinaires ; les hommes furent assez aveugles pour approuver dans leur Dieu ce que la raison les forçait de condamner dans leurs semblables. Ses proportions gigantesques éloignèrent ce Dieu, ou plutôt cet homme divinisé, de tous les autres êtres de l'espèce humaine ; il eut pourtant comme l'homme des intérêts, des passions, des fantaisies & des vices, mais sa toute-puissance lui donna le privilège de les satisfaire ; il n'eut point de décence ni de mesures à garder avec ses créatures ; quoiqu'il les eût formées pour lui rendre leurs hommages, elles n'étaient point nécessaires à sa félicité ; quoiqu'elles l'offensassent à chaque instant, elles ne pouvaient point mettre des obstacles à ses desseins ; malgré ses promesses formelles, elles n'étaient point en droit de rien exiger de lui ; sans crime elles ne pouvaient se plaindre des afflictions non méritées qu'il lui plaisait de leur envoyer. Ainsi asservir Dieu à des règles, limiter son pouvoir, se plaindre de ses caprices, exiger qu'il eût de la raison fut regardé comme une révolte, comme un crime de *Lèse-majesté* Divine, comme le plus grand des attentats. La toute-puissance

fut donc d'un côté, la faiblesse, la soumission, l'anéantissement furent de l'autre ; les hommes durent tout à Dieu, celui-ci ne leur dut rien ; les premiers furent liés, l'autre fut indépendant.

Cet Etre si peu moral devint pourtant le modèle des Rois qui furent ses Représentants & ses images : indépendants comme lui, la société leur dut tout, sans qu'ils dussent rien à la société. Un petit nombre de mortels d'une espèce privilégiée reçut donc de droit divin le pouvoir d'être injuste & de commander aux autres ; ceux-ci, en faveur de leurs chefs se crurent forcés de renoncer au bien-être, de travailler pour eux seuls, de combattre & de périr dans leurs querelles ; en un mot de se soumettre sans réserve aux désirs les plus extravagants & les plus nuisibles des maîtres que le ciel leur avait donnés dans sa colère.

Par une suite de ces fausses idées l'art de régner ne fut plus que l'art de profiter des erreurs & de l'abjection d'âme où la superstition avait plongé les peuples. La politique ne fut que l'art de contenir les nations même en les tyrannisant, en les immolant aux intérêts les plus faux. Dans chaque Etat le gouvernement ne fut qu'une ligue du Souverain avec un petit nombre de sujets favorisés, pour tromper & dépouiller tous les autres. Partout les Monarques armés du pouvoir public, seuls distributeurs des grâces, maîtres absolus de disposer des biens désirés par les hommes, seuls à portée de faire naître les désirs & possesseurs exclusifs de la faculté de les satisfaire, firent germer dans les cœurs de leurs sujets une foule de passions, telles que l'ambition ou la soif de la grandeur, l'avarice ou la soif des richesses, le luxe, le faste, la vanité, & toutes ces folies qui naissent de l'envie ou de la comparaison fâcheuse de son état avec celui d'un autre que l'on suppose plus heureux que soi ³³. Par là les intérêts des Citoyens

³³ Le Luxe, qui est la cause de la destruction des Etres, & qui fait fouler aux pieds toutes les vertus, prend sa source dans des cours corrompues, dont chacun veut prendre le ton. Il y a plus de luxe dans les pays despotiques que dans les pays républicains, qui ont une idole de moins. Notre grand Milton dit avec raison que *le faste superflu d'une Monarchie suffirait communément aux dépenses nécessaires d'une République.*

se divisèrent ; chacun d'entre eux fut le rival & l'ennemi de tous les autres ; plaire à la puissance souveraine fut le suprême bonheur, l'unique but des efforts de tous ceux qui purent en approcher ; la jalousie impuissante, la faiblesse & la misère tourmentèrent ceux qui ne purent se faire jour jusqu'au trône. Ainsi le Souverain, source unique des grâces, éclipsa la société & la divisa pour régner ; la nation réduite au néant, & devenue par son imprudence incapable de veiller à sa propre sûreté, de résister au mal qu'on pouvait lui faire, ou de récompenser les services qu'on lui rendait, fut oubliée, négligée, méconnue par ses enfants ; il n'y eut dans chaque contrée qu'un être unique & central, qui allumât toutes les passions, qui les mît en jeu pour son avantage personnel, & qui récompensât ceux qui lui parurent les plus utiles à ses vues. La volonté du Monarque prit la place de la raison ; son caprice devint la loi, sa faveur fut la mesure de l'estime, de l'honneur, de la considération publique ; il créa le juste & l'injuste ; le vol cessa d'être un crime aussitôt qu'il l'eut permis ; l'oppression fut légitime dès qu'elle se fit en son nom ; l'impôt n'eut pour objet que de fournir à ses folles dépenses & d'assouvir la voracité de ses Courtisans insatiables. La propriété fut envahie, par un maître qui prétendit que tout était à lui. La liberté fut proscrite parce qu'elle gêna sa licence ; les sujets se persuadèrent bientôt que ce qui était autorisé par leurs Souverains était décent & louable ; les idées de l'équité s'éteignirent dans toutes les âmes ; les citoyens applaudirent à leur propre ruine. En servant le Souverain on crut servir la Patrie ; le guerrier crut être utile à son pays en le tenant sous le joug & en le forçant de plier sous les caprices de son maître ³⁴. Le concussionnaire le prétendit un homme très nécessaire, le juge en rendant des arrêts dictés par le crédit, ne fut point déshonoré ; le Représentant de sa nation la

³⁴ C'est avec grande raison que nos zélés patriotes se sont fortement élevés contre les armées perpétuelles (handing armies). Les soldats sont partout les ennemis de leur partie & les satellites des Tyrans, qui les préfèrent aux autres parce qu'ils les aident à les subjuguier. Dans les pays despotiques, où le gouvernement est militaire, les gens de guerre sont les hommes les plus distingués de l'Etat, & la noblesse est pour les Princes une pépinière d'esclaves prêts à tout entreprendre pour lui. Il ne peut y avoir de citoyens vraiment nobles que dans un Pays libre.

vendit pour de l'argent & trafiqua de sa propriété. Le Ministre fut estimé en raison des moyens qu'il trouva d'étendre les prérogatives du Prince & les misères de l'Etat.

C'est ainsi que les Souverains divinisés par la Religion & corrompus par ses Prêtres, corrompirent à leur tour les cœurs de tous leurs sujets, les divisèrent d'intérêts, anéantirent les rapports qui subsistaient entre eux, les rendirent ennemis les uns des autres, & détruisirent la morale pour eux. Après avoir excité dans toutes les âmes une soif ardente, que seuls ils purent apaiser, les chefs des nations réservèrent le bien-être, l'opulence, la grandeur & les plaisirs pour ceux qui sauront trouver grâce à leurs yeux ; on ne leur plut qu'en servant leurs passions, en flattant tous leurs vices, en faisant plier la société sous leurs volontés déréglées. Dès lors la justice ne fut faite que pour le misérable ; les grands, les favoris, les riches, les heureux furent dispensés de ses rigueurs ; tout le monde soupira pour le rang, le pouvoir, les titres, les dignités, les emplois ; toutes les voies qui les procurèrent furent réputées légitimes & honnêtes ; chacun voulut se soustraire à la force pour l'exercer sur les autres ; chacun voulut acquérir les moyens d'être méchant sans péril. De cette manière les citoyens partout se sont partagés en deux classes ; l'une beaucoup moins nombreuse, opprima ; l'autre, composée de la multitude, fut opprimée ; l'insolence, l'orgueil, le faste, le luxe, les plaisirs furent le partage de la première ; le travail, le mépris, l'indigence, la faim & les larmes furent le partage de la seconde ; l'une eut le privilège de piller, d'outrager, de vexer le malheureux ; l'autre n'eut pas même le droit de se plaindre, & fut obligée de digérer en silence les affronts les plus sanglants ³⁵.

Les peuples accoutumés à craindre la Divinité tremblèrent non seulement devant les Rois, mais encore devant tous ceux qui eurent du

³⁵ Pétrone dit avec raison : Quoscunque homines in hac urbe videritis, scitote in duas partes esse divisos. Nam aut captantur aut captant. [...]. Adibitis [...] tanquam in pestilentia campos, in quibus nihil aliud est nisi cadavera quae lacerantur, aut corvi qui lacerant.

pouvoir. Le crédit, la grandeur ne furent plus que la faculté d'opprimer & de nuire ; l'autorité tint lieu de raison & de justice ; on envia bientôt ces citoyens privilégiés que leurs Monarques avaient mis à portée de distribuer des grâces ou de se rendre formidables. De même que les grands par des bassesses, des vices & des crimes, s'étaient le plus souvent élevés au faîte des grandeurs, l'homme obscur les imita de loin, leur sacrifia sa conscience, s'avilit devant eux, se rendit le complice & le ministre de leurs extorsions & de leurs infamies. Ainsi peu à peu l'honneur, la probité, la décence furent bannis des nations. Le Monarque fut entouré d'une Cour dérégulée, qui de proche en proche corrompit le vulgaire ; la vertu ne fut le partage que de quelques âmes trop altières pour ramper sous le vice puissant, ou de quelques Citoyens honnêtes, dépourvus d'ambition & contents de leur sort, qui n'eurent rien à demander à la grandeur, devenue méprisable à leurs yeux, & dont d'ailleurs ils n'auraient rien obtenu ³⁶.

Par une suite nécessaire de la perversité que la licence produisit dans les chefs, la politique intérieure fut ignorée ou ne fit qu'étendre les plaies des nations. La législation réglée par les fantaisies d'une Cour vicieuse, ne fut qu'une gêne imposée à la liberté des citoyens : la Jurisprudence fut l'art de semer entre eux la zizanie à l'aide des idées obscures & fausses qu'elle donna de l'équité. Les récompenses furent le prix de l'intrigue ; les peines ne se proportionnèrent qu'aux intérêts des puissants ; en un mot les lois, au lieu d'assurer le bonheur de tous, ne servirent qu'à mettre les riches & les grands à l'abri des atteintes des pauvres & des faibles que la tyrannie voulut toujours tenir dans l'opprobre & la misère ; l'agriculture fut négligée ; le cultivateur opprimé fut forcé de renoncer à son travail, les Provinces furent dépeuplées, le commerce reçut des entraves de la part d'un gouvernement avide ; enfin le despotisme, au lieu de chercher à contenter les peuples

³⁶ Il est moralement & physiquement impossible que le mérite conduise à la fortune dans un pays tyrannique, vénal & corrompu. Le mérite y devient une cause d'exclusion. La vertu élève l'âme, elle ne sait ni ramper, ni acheter le crédit, ni flatter le vice & l'incapacité.

& à conserver les mœurs, fut dans une défiance continuelle de ses propres sujets ; il remplit ses Etats de délateurs, de sycophantes, de traîtres, occupés à calmer les inquiétudes des Souverains, des Ministres & des Grands, qui eurent la conscience de la haine & des murmures que leur conduite devait exciter.

La politique extérieure ne fut pas moins déraisonnable ; les Princes injustes envers leurs sujets ne le furent pas moins entre eux : ils furent perpétuellement jaloux de leurs avantages réciproques ; les nations se virent continuellement en guerre ! Pour des querelles qui ne les intéressèrent nullement ; elles parurent n'être placées sur la terre que pour leur destruction mutuelle ; on vit partout & sans interruption des combats furieux entre des peuples, ennemis sans savoir pourquoi ; ils périrent successivement des coups qu'ils se portèrent, & des plaies inutiles que leur firent le caprice & l'ambition de leurs chefs inquiets, orgueilleux & remuants.

Les nations firent consister leur puissance & leur grandeur à mettre de grandes richesses dans les mains des Souverains, afin de leur fournir les moyens de les corrompre & de les asservir elles-mêmes.

Que la race humaine cesse donc de chercher dans les fautes de ses pères la cause de la dépravation des mœurs & des calamités répandues dans le monde ; l'erreur sacrée est cette faute radicale qui entraîna la corruption, & qui ouvrit la porte aux maux du genre humain ; c'est la science de Dieu qui fut pour lui le fruit défendu ; c'est pour avoir voulu le goûter qu'il s'est perdu. C'est pour avoir formé la Divinité sur le modèle des plus méchants des hommes, c'est pour avoir cru que les Rois étaient ses images, c'est pour avoir donné à ces Rois un pouvoir illimité, comme le sien ; c'est pour les avoir laissés les maîtres absolus des volontés & des passions des peuples, que les mœurs & la félicité sont disparues de la terre. Ces Souverains divinisés ont rempli les sociétés de traîtres, d'ambitieux, d'avares, d'envieux, de jaloux, d'ennemis de leur Patrie, sur qui ni la raison ni la morale ne peuvent rien, parce que tout les force d'être méchants, ou de renoncer aux cho-

ses dans lesquelles le préjugé leur apprend à placer leur bonheur. Telles furent les suites de l'Erreur qui persuada aux mortels que les Dieux étaient des Rois, & que les Rois étaient des Dieux dont jamais les nations n'avaient droit de contredire les volontés ou de limiter le pouvoir. Les Princes sont partout les maîtres des mœurs & de la félicité de leurs sujets ; les mœurs des uns & des autres ne seront honnêtes & les Etats heureux & florissants que lorsque les volontés des chefs seront forcées de se conformer aux lois invariables de la nature, de l'équité, de la raison, & non aux modèles déraisonnables que l'ignorance & l'imposture ont placés dans les Cieux.

Les Souverains tiennent leur pouvoir ou de Dieu ou des hommes : s'ils le tiennent de Dieu, il doit être absolu, ou du moins les Prêtres seuls sont en droit de le limiter ; si leur pouvoir est absolu, il doit nécessairement leur corrompre & le cœur & l'esprit ; des intérêts aveugles étant souvent les seuls mobiles des actions humaines, quels motifs de bien faire peuvent avoir des êtres indépendants, qui n'ont rien à espérer ou à craindre de la part des hommes, qui méprisent leurs jugements & font insensibles à leur affection, qui n'ont acquis ni le goût ni l'habitude de la vertu ? Si les Rois tiennent leur pouvoir des hommes, ils n'en jouissent qu'à condition de les rendre heureux ; manquent-ils à leurs engagements, les hommes ne peuvent être tenus de remplir les leurs.

Toutes les erreurs se touchent, elles naissent les unes des autres ; & si nous remontons à leur source, nous les verrons toujours sortir des préjugés religieux dont le genre humain est infecté ; c'est de la superstition que sortent tous nos préjugés politiques. Trompés une fois dans nos idées sur les Dieux & sur les Souverains qui les représentent, tout le système de nos opinions n'est plus qu'une longue chaîne de préjugés. En effet sur quoi se fondent nos sentiments d'admiration, de respect & d'affection pour le rang, la grandeur, la naissance, les titres & les honneurs, en un mot pour toutes les distinctions que le Gouvernement n'accorde pour l'ordinaire qu'aux sollicitations, aux intrigues, aux bassesses & aux trahisons de quelques citoyens plus intriguants,

plus adroits ou plus méchants que les autres ? Dans presque tous les pays la faveur, les préjugés & les intérêts des Cours sont l'unique mesure des jugements que l'on porte sur les hommes ; on ne les estime jamais d'après eux-mêmes : leurs talents, leur mérite personnel, leurs vertus, les services réels qu'ils rendent à la patrie, font comptés pour rien ; on ne les juge & ne les considère que d'après la place qu'ils occupent auprès du Monarque, d'après l'opinion qu'il en a, d'après les honteux services qu'ils lui rendent trop souvent. Que de maux ne découlent pas de ces funestes préjugés ! par eux le crédit n'est plus que la faculté d'être injuste impunément & d'écraser la faiblesse innocente ; les titres, les emplois, les honneurs ne sont que des signes imposants, qui couvrent l'ignorance & l'incapacité, & les décorent aux yeux des peuples éblouis : enfin le hasard de la naissance, une prétendue noblesse dans quelques citoyens leur tiennent lieu de talents & de vertus, les appellent aux honneurs, leur procurent des distinctions, leur donnent des privilèges au détriment de leurs concitoyens dégradés ; ainsi le préjugé & la partialité du Prince leur confèrent souvent le pouvoir d'être injustes, de s'élever au dessus des lois, les mettent en droit d'opprimer & de mépriser leurs semblable, qui se croient pétris d'un limon bien moins pur que ces Grands altiers qu'on leur fait regarder comme des Demi-Dieux, dans les pays où, règnent l'opinion & le délire ³⁷.

Les flatteries du sacerdoce & les opinions religieuses rendirent les Souverains licencieux, & remplirent les peuples d'idées fausses dont ils ne sentirent point les conséquences ; ceux-ci ne trouvèrent rien de grand, de respectable, d'estimable que ce que leurs Souverains leur

³⁷ Dans quelques pays de l'Europe il y a autant de distance entre un Noble & un Roturier, entre un homme de qualité & un bourgeois, qu'entre un homme & un chien. En Pologne, en Allemagne, etc., les Seigneurs sont propriétaires des biens & même de la personne de leurs Vassaux. Les Courtisans & les Grands, dans les pays despotiques, sont des espèces de Prêtres, qui écartent avec dédain le vulgaire profane de leur idole révérée ; de même que les Prêtres des Dieux, ils veulent qu'on leur immole la nature & la raison : tout homme obscur qui ose réclamer contre eux les droits de la justice & de l'humanité, leur paraît insolent.

montrèrent comme tel ; ils furent à genoux devant la stupidité, l'ignorance & le vice même, lorsque leurs préjugés les leur firent respecter. Si les nations, si honteusement déprimées à leurs propres jeux, eussent été capables de recourir à la raison, elles se seraient, sans doute, aperçu que leur volonté seule pouvait conférer la puissance souveraine ; elles auraient reconnu que ces prétendues Divinités sur la terre, devant qui elles s'étaient prosternées n'étaient au fond que des hommes, chargés. par elles-mêmes de les conduire au bonheur ; qui devenaient des brigands, des ennemis & des usurpateurs dès qu'ils abusaient contre elles du pouvoir qu'elles ont déposé dans leurs mains. La moindre réaction n'eût-elle pas dû leur faire sentir que c'est pour leur bien-être & leur propre sûreté que le gouvernement fut institué ; que c'est pour les nations que les Rois font faits & non les nations pour les Rois ? Les peuples ne verront-ils jamais que ces guerres inutiles, ces victoires fatales, achetées au prix de leur sang & de leurs possessions, ne serviront jamais qu'à perpétuer leurs misères, à les épuiser, à les conduire à la ruine ? N'ouvriront-ils jamais les yeux pour voir que la terre, est plus grande, qu'il ne faut pour nourrir, contenir & rendre ses habitants heureux, & que l'ambition des Princes cherche à étendre leurs domaines, sans jamais s'occuper du soin d'étendre le bonheur des peuples qu'ils gouvernent ? Quel bien, résulte-t-il en effet de ces guerres continuelles par lesquelles notre globe est devenu le séjour de carnage & un repaire de bêtes féroces occupées à se détruire ? Ne voyons-nous pas les nations successivement effacées de la terre par les délires des Souverains qui les mettent aux prises, & périr des plaies affreuses qu'elles se font réciproquement ? Quels fruits retirent-elles de ces intervalles si courts qui suffisent à peine pour cicatriser leurs blessures ? Sont-elles donc bien rassurées par ces traités insidieux que la fraude & l'ambition sont toujours prêtes à violer ? Ne se laisseront-elles jamais d'être les jouets d'une politique odieuse, qui les sacrifie à chaque instant aux futiles intérêts de quelques chefs qui jamais ne songèrent à les rendre fortunées, & qui dépourvus de justice & de bonne foi font du monde entier le théâtre de leurs passions effrénées ? Désabusées de leurs préjugés religieux & politiques, ne briseront-elles jamais le charme de l'opinion, qui, bien

plus encore que la force, les tient enchaînées ? Ne lieront-elles point à leur, tour les mains de ces Monarques redoutés pour les empêcher de leur nuire ? Seront-elles toujours obligées de gémir pendant des siècles entiers des folies passagères de leurs Maîtres insensés ou de leurs indignes ministres, & s'obstineront-elles à expier leurs fautes & apaiser le ciel pour des forfaits auxquels leur volonté n'a point de part ? Enfin ne reviendront-elles jamais de ces préjugés avilissants qui leur persuadent que leur sang, leur personne & leurs biens appartiennent à des hommes divinisés, & que le Très-Haut n'a fait tous les peuples de la terre que pour contenter l'orgueil, l'ambition & le faste d'un petit nombre de Princes, devenus les fléaux du reste des humains ?

Si les Souverains eux-mêmes consultaient la nature & leurs vrais intérêts ; s'ils sortaient de l'ivresse où les plonge l'encens des ministres de la superstition, la raison leur montrerait qu'ils sont des hommes subordonnés au grand tout qu'ils gouvernent, au bien-être duquel ils sont intéressés, chargés par les nations de travailler à leur bonheur & à leur sûreté, de veiller à leurs besoins, de réunir leurs forces ; distingués, honorés, récompensés en vertu de ces services, & perdant tous leurs droits dès qu'ils manquent à leurs engagements. Ils reconnaîtraient qu'ils sont les serviteurs & les guides de ces nations, leurs Représentants & non les images des Dieux ; ils sentiraient qu'un pouvoir établi sur le consentement des peuples, sur leur affection, sur leurs intérêts véritables est bien plus solide que celui qui se fonde sur des prétentions imaginaires.

Ils trouveraient que la vraie gloire consiste à rendre des hommes heureux ; que la vraie puissance consiste à les réunir de volontés & d'intérêts ; que la vraie grandeur consiste, dans l'activité, les talents & les vertus. Tout leur apprendrait que la justice est une barrière qui protège également le sujet & le Prince ; que cette justice veut que les hommes soient libres sans être licencieux ; que la liberté peut seule former des citoyens généreux ; que la vérité en fait des êtres raisonnables ; que l'éducation suffit pour les rendre vertueux ; que la loi doit réprimer le crime ; que les récompenses doivent exciter les talents ; &

qu'un Roi n'est puissant qu'à la tête d'une nation généreuse & contente. Enfin, au lieu de consulter les flatteurs & les Prêtres qui les trompent, s'ils appelaient la raison à leur secours, ils verraient que la Patrie pour être chère doit procurer le bonheur à ses membres ; que la loi pour être respectée doit être utile & juste ; que l'autorité pour être aimée doit être bienfaisante.

La contagion sacrée ou Histoire naturelle de la superstition
OU Tableau des effets que les opinions religieuses ont produits sur la terre.
Tome I.

Chapitre VIII

Des Guerres de Religion & Persécutions

[Retour à la table des matières](#)

LA SUPERSTITION ne servit jamais qu'à corrompre les Princes & en faire des Tyrans soupçonneux qui devinrent ses défenseurs zélés ; ses ministres n'eurent d'autre emploi que de former aux Tyrans des esclaves, & les Tyrans en échange leur immolèrent tous ceux qui refusèrent de s'humilier devant eux. En effet nous voyons presque partout le sacerdoce, aidé de la puissance temporelle, établir ses dogmes à coups d'épée & faire recevoir ses décisions à force de violences, de proscriptions, de carnage & de flammes.

Indépendamment des intérêts qui lient le Despote avec son Prêtre, nous trouvons dans la Religion elle-même le germe des fureurs qu'elle excite si souvent sur la terre. Tout système religieux fondé sur un Dieu si jaloux de ses droits qu'il s'offense des actions & des pensées des hommes, un Dieu vindicatif & qui veut qu'on défende sa cause, une telle Religion, dis-je, doit rendre ses sectateurs inquiets, turbulents, inhumains, méchants par principes & implacables par devoir.

Elle doit porter le trouble sur la terre toujours remplie de spéculateurs dont les idées sur la Divinité ne s'accorderont jamais ; elle doit appeler les peuples au combat toutes les fois qu'on leur dira que l'intérêt du ciel l'exige. Mais Dieu ne parle jamais aux mortels que par des interprètes, & ceux-ci ne le font parler que suivant leurs propres intérêts, & ces intérêts sont toujours très opposés à ceux de la société. Le vulgaire imbécile ne distinguera jamais son Prêtre de son Dieu ; dupe de la confiance aveugle il n'examinera point les ordres, il marchera tête baissée contre ses ennemis, & sans s'informer jamais du sujet de la querelle (qu'il serait d'ailleurs incapable d'entendre) il égorgera sans scrupule ou s'exposera à mourir pour la défense d'une cause dont il n'est point instruit. Sa fureur se proportionnera néanmoins à la grandeur du Dieu qu'il croit intéressé dans la querelle ; & comme il sait que ce Dieu est tout-puissant & que tout lui est permis, il ne mettra point de bornes à sa propre haine, à sa férocité ; il les regardera comme des effets légitimes du zèle que son Dieu doit exciter dans ses adorateurs.

Voilà pourquoi les guerres de Religion sont les plus cruelles de toutes. Aussitôt que l'on fait sonner le nom de la Religion dans l'oreille des peuples, une terreur sombre s'empare des esprits, des inquiétudes vagues les agitent ; on écoute le Prêtre ou l'Inspiré dans un morne silence ; la crainte est de toutes les passions la plus contagieuse ; celle des Dieux n'ayant point d'objet pour se fixer va toujours en augmentant, chacun tremble, sans en savoir la cause ; chacun redouble les craintes de son voisin & multiplie les siennes propres, l'inquiétude & la consternation se répandent sur tous les visages, & tandis que le prophète parle à l'imagination, le fanatique aiguise son glaive ou son couteau.

Si à ces dispositions se joignent encore des malheurs publics, des mécontentements, des calamités, c'est alors que le peuple avale à longs traits le poison du fanatisme ; au sortir des leçons de son Prêtre il va détruire sans examen les objets de son courroux & de ses déclamations. Dans une nation superstitieuse le sacerdoce est toujours maî-

tre de troubler le repos de l'Etat, & d'exciter les passions du peuple contre les prétendus ennemis de son Dieu. Les Souverains dont les sujets sont malheureux doivent trembler toutes les fois qu'un Prêtre fanatique monte dans la tribune aux harangues. Il peut de là ébranler leurs trônes & donner à leurs sujets le signal de la rébellion.

Dans les guerres politiques l'intérêt dont les combattants sont animés est bien plus faible à leurs yeux que dans les guerres religieuses ; dans celles-ci chaque soldat se persuade qu'il est personnellement intéressé dans la querelle ; il se croit le vengeur de son Dieu, sous les yeux duquel il s'imagine combattre ; il voit ce Dieu prêt à le punir s'il montrait de la mollesse, ou s'il ne se battait point avec l'ardeur qu'il doit au Souverain céleste de qui dépend son éternelle félicité. Enivré de ces puissants motifs, le père méconnaît son fils, celui-ci méconnaît l'auteur de ses jours ; le frère égorge son frère, le citoyen son voisin ; tout combattant devient pour l'autre un ennemi personnel ; chacun croit mériter la rémission de ses crimes & se rendre digne des récompenses éternelles à proportion qu'il se montre plus cruel. Il a la folie de se persuader qu'il lave ses péchés dans son propre sang & dans celui des autres ; le meurtre, la trahison, la fraude, la violation des droits de la nature se changent en vertus à ses yeux ; les actions les plus noires lui semblent légitimes contre des victimes dévouées à la vengeance céleste ; il cesse de regarder ses semblables comme des hommes, il suppose que leur révolte contre le ciel les a transformés en des bêtes, à qui il ne doit plus rien & sur qui il peut exercer la cruauté la plus étudiée. En un mot toute âme en qui le fanatisme religieux n'a point éteint les sentiments de l'humanité, est brûlée d'indignation & déchirée de pitié à la vue des barbaries, des perfidies & des tourments recherchés que la fureur religieuse a fait inventer aux hommes ; leur cruauté devint ingénieuse toutes les fois qu'il fut question de leur Dieu. La Religion qui se vantait d'apporter la paix à la terre a fait éclore elle-même dans le sein des nations des noirceurs & des atrocités plus dignes des Cannibales & des Anthropophages que des sectateurs d'un Dieu clément & miséricordieux.

Nous avons vu que les autels de presque toutes les Divinités du monde ont été arrosés du sang humain ; mais ce sang ne fut point toujours répandu dans des temples ; les Ministres d'un Dieu, qui s'appelle à la fois *le Dieu des vengeances & des miséricordes*, ont pendant des siècles entiers couvert en son nom la face de la terre de carnage & d'horreurs ; des Royaumes vastes furent leurs autels, les Rois & les peuples se sont chargés du soin d'égorger les victimes pour eux. La Religion moderne, qui se vante d'être l'appui de la politique & de la morale, a coûté plus de sang aux habitants du monde que celles qui ordonnaient formellement les sacrifices les plus révoltants. Jusqu'à nos jours les Prêtres du *Dieu de paix*, les Ministres d'une Religion dont on vante la pureté, lorsqu'ils en ont le pouvoir, perpétuent chez quelques peuples des holocaustes ou des sacrifices humains qui ne le cèdent en rien pour la cruauté à ceux que des Prêtres barbares offraient chez les Mexicains à leurs Dieux abominables ³⁸.

Lorsqu'ils ne jouissent point du droit de se venger par eux-mêmes, ils ne laissent ; pas de souffler le feu de la discorde, & d'animer pour leurs querelles les peuples & les citoyens à leur destruction réciproque. Un Dieu sanguinaire ne peut avoir des ministres très bien doux : un Dieu jaloux ne peut avoir des sujets pacifiques & tranquilles. Dès qu'il s'agit de la Religion, tous les liens du sang, de la morale, de la politique doivent être rompus par celui qui se persuade que cette Religion est plus importante que la patrie, que la famille, que la vertu. Un superstitieux, conséquent à ses principes, ne doit voir que le ciel, il doit fouler aux pieds son père, sa mère, ses parents, ses amis, ses

³⁸ Le célèbre Torquemada, Inquisiteur d'Espagne, se vantait d'avoir fait périr par le fer & par le feu plus de 25 000 ?? Hérétiques. Le massacre de la Saint-Barthélemy en fit périr autant dans la seule ville de Paris. Le massacre d'Irlande coûta la vie à cent cinquante mille Protestants. Dans la croisade contre les Albigeois on brûla les habitants de plusieurs villes entières. On ne peut lire sans frémir les cruautés exercées par ordre des Princes & du Clergé contre les Vaudois, les Anabaptistes, les Protestants de France, de Savoie, de Hongrie. Les Prêtre sont évidemment les plus absurdes & les plus méchants des hommes ; c'est à force de supplices qu'ils veulent faire aimer la Religion, ou plutôt leur maxime est la même que celle d'un Tyran ; *ODERINT DUM METUANT*.

concitoyens, pour se faire un chemin vers les récompenses, qui ne seront le prix que des sacrifices qu'il consentira de faire à ce Dieu ; tout homme qui lui est sincèrement attaché ne peut se dispenser de sentir & de montrer la plus forte antipathie contre quiconque lui paraîtra l'ennemi de sa Religion, la cause de la colère divine, un obstacle à la gloire de son Monarque céleste ; s'il en a le pouvoir il doit immoler sans hésiter tous ceux qui s'opposent aux progrès de son règne ; ce Monarque ne doit avoir aucun concurrent sur la terre, il ne souffre point que le coeur se partage entre lui & ses créatures.

D'où l'on voit que dans une nation dévouée à la superstition l'Interprète des volontés du Très-Haut doit être l'arbitre du sort de l'Etat ? Le maître absolu de la vie du Souverain & des sujets. Il lui suffit de crier à l'*impie* pour faire égorger tout Prince qui lui déplaît ou tout mortel qui résiste à ses décisions sacrées. Le superstitieux ira-t-il examiner ses ordres ? Non, sans doute ; il lui suffit de savoir que son Prêtre parle au nom du ciel dont les décrets impénétrables ne sont point faits pour être examinés ; l'Etat dût-il périr, il faut qu'il détruise tous ceux que la vengeance divine voudra lui désigner ; il faut que sur l'ordre de son Dieu il devienne sourd aux cris de sa nature, insensible à la pitié, indifférent sur le bonheur de sa patrie, & prêt à troubler son repos pour expier ses propres fautes.

Ne soyons donc point surpris, si nous voyons la Religion armer si souvent les mains des hommes & les rendre inhumains par piété. La superstition l'emporta toujours sur la politique, la morale & la raison. Ces terreurs étouffèrent la nature, brisèrent les nœuds les plus sacrés & métamorphosèrent l'homme en un tigre affamé de carnage.

Pour se convaincre que nous n'avons point exagéré le tableau des effets pernicieux de la superstition & des ravages qu'elle a causés dans les nations, que l'on jette les yeux sur nos annales sacrées : nous y voyons un peuple choisi par son Dieu pour être le fléau, l'exterminateur de ses voisins, l'usurpateur de leurs possessions, le perturbateur de leur repos. Consultons nos propres, annales ; ne ver-

rons-nous pas durant une longue suite de siècles notre Europe engrais-sée du sang des adorateurs d'un même Dieu ? Nous trouverons l'Allemagne & l'Italie couvertes des cadavres de ceux qui ont péri dans les querelles du Sacerdoce & de l'Empire. Nous verrons que c'est l'ambition pontificale & la frénésie religieuse qui firent entreprendre ces Croisades extravagantes, qui, sous prétexte de recouvrer la Terre-Sainte, armèrent des Brigands Chrétiens, persuadés par des Saints qu'ils laveraient dans le sang des Infidèles leurs horribles forfaits. Nous verrons des millions d'hommes assurés d'acquérir par là la rémission de leurs crimes, se livrer sans pudeur aux plus affreux excès. Par une suite de ce délire nous verrons l'Europe entière dépeuplée par des Souverains insensés, injustes, usurpateurs, qui transportèrent leurs sujets en Asie, où ils trouvèrent la tombe que la folie leur avait creusé. Partout nous trouverons les traces ensanglantées de la férocité religieuse. Nous verrons la France déchirée par d'affreuses guerres civiles ; sa capitale dans une nuit inondée du sang de cinquante mille Citoyens ; deux de ses Rois successivement égorgés par le couteau de la Religion, Nous verrons dans notre Patrie un Roi, enivré par la Religion de ses fausses prérogatives, monter sur l'échafaud & devenir la victime mémorable de son entêtement pour d'indignes préjugés. Nous verrons la Tyrannie couverte du manteau de la Religion ordonner la persécution chez le Batave, & l'obliger de combattre contre son odieux Tyran. C'est la Religion, qui servant de voile à l'avarice, alla chercher des victimes dans un nouveau monde. Les nations de l'Amérique écrasées, tourmentées, asservies par les disciples du Dieu de paix, eurent sans doute lieu de regretter longtemps les Dieux cruels de leurs Ancêtres.

En un mot c'est la Religion qui depuis tant de siècles est presque seule en possession de faire massacrer les Rois, de soulever & de diviser les sujets, de rompre l'union des sociétés, de leur donner le signal de la guerre, de les lier ou les séparer d'intérêts, de faire éclore partout des extravagances & des fureurs, inconnues dans l'antiquité à des peuples qui permettaient à chacun de suivre paisiblement le culte de ses pères. Ces peuples que l'on nous peint comme des aveugles, ne se

sont point arrogé le droit affreux de tyranniser la pensée ; ils ne trouvèrent pas à chaque instant, comme nous, des motifs renaissants pour se haïr & pour s'exterminer ; ce fut à des nations qui se prétendent les plus favorisées du ciel & instruites par la Divinité même, qu'il était réservé de subtiliser sur la Religion, d'inventer des moyens ingénieux pour mettre les esprits à la torture, & de porter le trouble jusque dans les consciences des hommes ³⁹.

Si la superstition permettait de consulter la nature, la raison, l'intérêt des nations ; si la Religion ne faisait point aux hommes un devoir de fouler aux pieds toutes les considérations humaines, ils sentiraient que l'équité, la modération, l'indulgence & la paix sont la base de toute morale, & les soutiens de toutes les sociétés politiques ; ils verraient que leurs idées religieuses ne peuvent être les mêmes sur des objets que chacun voit diversement ; ils se convaincraient donc que les opinions religieuses peuvent varier, mais que les devoirs de la morale, fondés sur leur propre nature, doivent ne varier jamais. Ils regarderaient comme des furieux & des ennemis de leur espèce ces prétendus organes de la Divinité qui ne font servir ses lois que pour troubler, diviser, armer les nations ; ils imposeraient un silence éternel à ces fanatiques qui prêchent la discorde, le zèle & le carnage, & qui sous prétexte des intérêts du ciel portent la désolation sur la terre. Si les prestiges de la superstition n'eussent point engourdi & fasciné l'entendement des peuples, ils ne se seraient point rendus les complices, les exécuteurs & les victimes des projets insensés de ces Tyrans

³⁹ L'Antiquité Païenne paraît avoir ignoré le secret de tourmenter les consciences. C'est au Christianisme qu'il était réservé d'inventer des *symboles* de croyance, des *professions de foi*, des *formulaire*s, etc., que sous peine d'être persécutés l'on fit souscrire à ceux dont la façon de penser était suspecte aux Chefs de l'Eglise. Il est aisé de juger par là si l'Europe a beaucoup gagné en se faisant Chrétienne. L'on pourrait pronostiquer avec assez de certitude la chute prochaine du Christianisme ; il ne pourra subsister dès que les hommes auront assez de lumières pour sentir qu'il leur est plus important d'être humains & sociables, que d'avoir une foi bien orthodoxe. L'intolérance essentielle à cette Religion, plus qu'à toute autre, doit nécessairement en dégoûter les gouvernements, dès qu'ils entreverront les premières lueurs de la raison, & dès qu'ils s'occuperont de leurs intérêts les plus évidents.

religieux & politiques qui de tout temps ont élevé l'édifice de leur grandeur sur les cadavres de leurs esclaves & sur les débris des Empires. Mais aveuglé dès le berceau ; le vulgaire fut toujours prêt à recevoir la fureur qu'on voulut lui inspirer de la part de ses Dieux ; on lui avait fait sucer avec le lait la haine la plus forte contre tous ceux qui ne pensaient point comme lui, qui n'adoraient pas le même Dieu, qui ne suivaient point le même culte, ou qui en adorant le même Dieu l'honoraient diversement. Ainsi les nations se devinrent réciproquement odieuses, les sujets d'un même Etat, les membres d'une même société, d'un même corps, d'une même famille, furent les uns pour les autres des étrangers, des ennemis, & se regardèrent avec horreur. La Religion *apporta le glaive* entre eux, & les sépara pour toujours ; les Empires furent exposés à des fermentations continuelles ; les citoyens furent toujours prêts à se haïr, à se tourmenter, à s'égorger au premier signal d'un Despote ou d'un Prêtre, & chacun se fit un point d'honneur de massacrer ou de périr, de donner ou de recevoir la mort, pour une Religion que l'on ne comprit jamais.

Tout homme raisonnable est consterné & forcé de gémir en voyant combien il en a coûté aux nations pour une foule d'opinions, de dogmes, d'articles de foi, de pratiques arbitraires, ridicules, bizarres que le sacerdoce voulut leur imposer. Aux yeux du superstitieux rien de ce qui touche sa Religion ne paraît indifférent, tout est de la dernière importance, tout intéresse son salut éternel ; les moindres innovations dans la doctrine, les moindres changements dans le culte, les altérations les plus légères dans une cérémonie, furent toujours pour les peuples des sources intarissables de disputes, de persécutions & de guerres ⁴⁰. Il fallut des siècles de contestations & de combats avant de

⁴⁰ Ce fut le désir d'introduire le Surplis & la Liturgie Anglicane en Ecosse qui fit périr Charles I. sur un échafaud : Au dernier siècle il y eut de grands troubles à Hambourg, à l'occasion de la dispute qui s'était élevée entre deux Ministres, dont l'un soutenait que dans l'Oraison Dominicale il fallait dire *Père Notre*, au lieu de *Notre Père* : toute la ville prit parti dans cette importante querelle. Les Chrétiens ont été en dispute pendant des siècles sur le temps de la célébration de la Pâque ; sur des mots, des lettres, des virgules.

pouvoir convenir sur la façon d'entendre les volontés révélées par la Divinité, sur lesquelles ses infaillibles interprètes ne purent jamais s'accorder. Les Prêtres se disputèrent toujours, & leurs sectateurs partagés se haïrent & se firent la guerre, sans jamais avoir d'idées précises des objets qui les divisaient. Il ne faut point en être surpris. Dès qu'il s'agit de fantômes qui n'existent que dans l'imagination, de rêveries qui ne peuvent être uniformes, des siècles de disputes ne peuvent rien terminer ; l'éternité elle-même ne pourrait concilier des systèmes qui ne portent que sur des suppositions fausses, & sur des absurdités enfantées par des imposteurs divisés d'intérêts ou par des cerveaux donc les délires ne purent être les mêmes.

Il n'appartient qu'à la vérité de mettre les hommes d'accord ; l'expérience & la, raison étant pour toujours exclues des disputes théologiques, la force, l'opiniâtreté, la violence restent seules en possession du champ de bataille, & demeurent en droit de décider. Les plus forts, les plus adroits, les plus obstinés finissent par subjuguier les plus faibles, & prescrivent à tous les opinions qu'ils ont à suivre : ceux qui ont les Puissances pour eux prennent exclusivement les dires fastueux de *fidèles*, de *vrais croyants*, d'*Orthodoxes* ; & pour rendre leurs adversaires odieux ils leur prodiguent les noms de *blasphémateurs*, d'*Impies*, d'hérétiques, d'*infidèles*. Ceux à qui l'on applique ces dénominations inventées par la fureur théologique, perdent dès lors tout droit dans la société, qui cesse de les regarder comme des hommes ; la superstition anéantie les rapports qui subsistaient entre eux & leurs concitoyens. Le sacerdoce déclara souvent que les Fidèles ne devaient ni justice, ni bonne foi, ni indulgence, ni pitié à des êtres qui s'étaient révoltés contre ses décisions ⁴¹.

Fin du Tome I.

⁴¹ C'est une maxime établie à la Cour de Rome que l'on ne doit point garder les engagements pris avec des hérétiques ; d'où il suit que jamais une nation Protestante ne peut faire un traité solide avec un Prince Catholique.



F I N